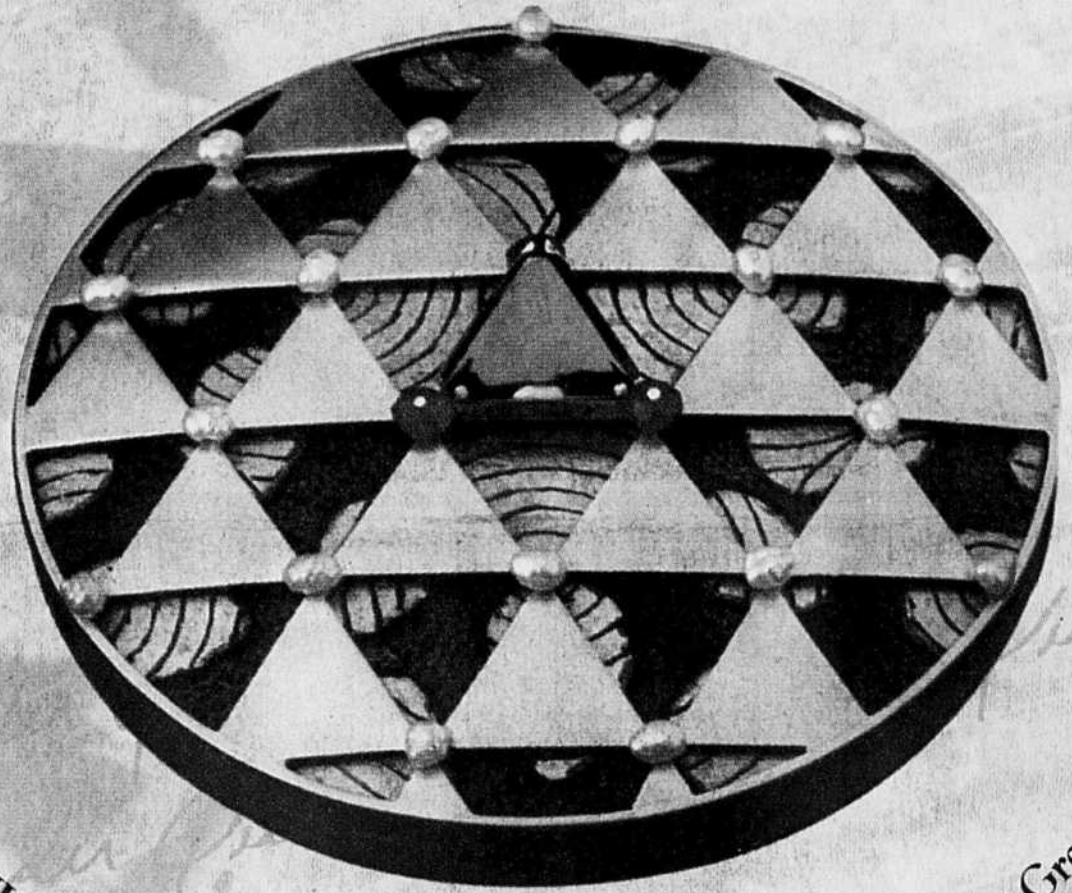
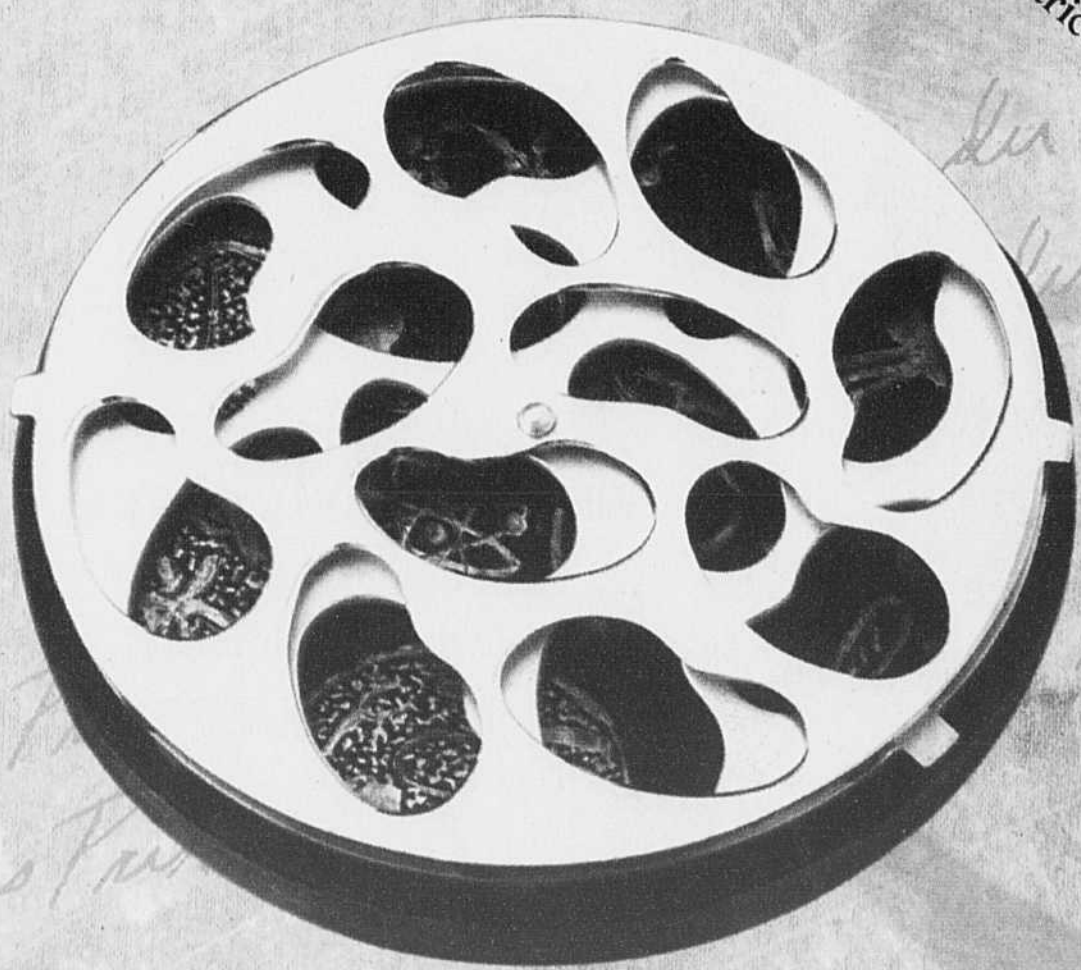


Les PRIX du QUÉBEC 1998



MÉDAILLE DES PRIX CULTURELS

Créatrice: Anne Fauteux • Photo: Marc-André Grenier



MÉDAILLE DES PRIX SCIENTIFIQUES

Créatrice: Catherine Bécharde • Photo: Marc-André Grenier

• PRIX DU QUÉBEC •

Les Prix du Québec

Depuis longtemps, le gouvernement du Québec honore des hommes et des femmes qui, par leurs réalisations exceptionnelles, ont su marquer leur temps tout en contribuant à l'essor de la société québécoise.

Les Prix du Québec sont l'hommage qu'il rend à leur mérite dans les domaines de la culture et de la science; ils sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une

récompense qui érige les lauréates et lauréats en modèles pour l'ensemble de la population.

L'origine des Prix du Québec remonte à 1922. Athanase David, secrétaire de la province de Québec, crée

alors les Concours littéraires et scientifiques pour soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Jusqu'en 1967, les prix littéraires, et parmi ceux-ci le prix David, seront décernés pour une œuvre littéraire en particulier et les prix scientifiques, pour un ouvrage de recherche. À partir de 1968, le prix David est accordé pour l'ensemble de l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain, tandis que

les prix scientifiques continuent annuellement de reconnaître les travaux d'une ou deux personnalités du monde des sciences.

En 1977, pour refléter la diversité de la vie culturelle, sociale et scientifique, le gouvernement du Québec crée les Prix du Québec. En plus du prix Athanase-David qui, déjà, couronne une carrière littéraire, le prix Léon-Gérin pour les sciences hu-

maines et le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie sont institués en remplacement des prix scientifiques; s'y ajoutent le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels et le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation.

En 1980 est créé le prix Albert-Tessier pour le cinéma et, en 1992, le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine. En 1993, deux autres prix scientifiques sont créés: le prix Armand-Frappier souligne une contribution exceptionnelle au développement d'institutions de recherche ou à la promotion des sciences et de la technologie, tandis que le prix Wilder-Penfield couronne une carrière de recherche dans le domaine biomédical. Enfin, depuis 1997, un dixième prix est décerné, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui reconnaît la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité de la langue française parlée ou écrite au Québec.

Les lauréates et lauréats reçoivent du ministère de la Culture et des Communications ou du ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie une bourse de 30 000 \$ non imposable, une médaille en argent, création exclusive d'un ou d'une artiste du Québec, et un parchemin calligraphié.

Hommages et félicitations

à

Vincent Lemieux

récipiendaire du

Prix Léon-Gérin 1998

pour sa contribution exceptionnelle
au développement des sciences sociales

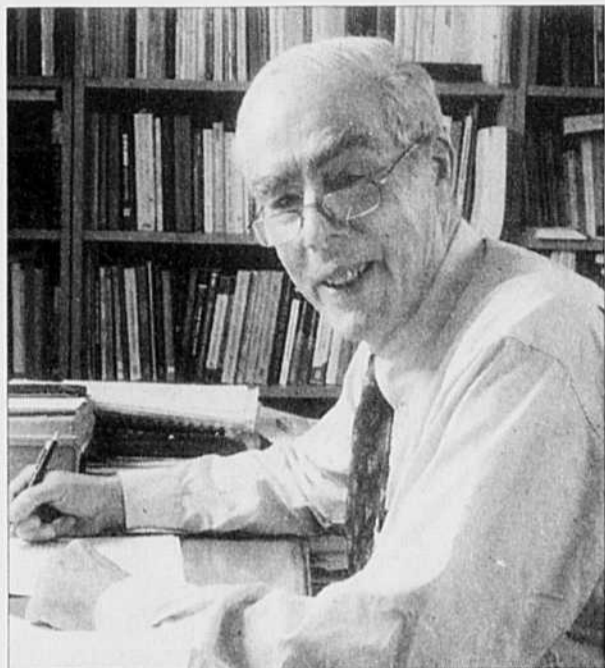


Photo: Marc-André Grenier



Les Éditions de l'IQRC
Les Presses de l'Université Laval

PRIX DU QUÉBEC

CE CAHIER SPÉCIAL EST PUBLIÉ PAR LE DEVOIR

Coordination LOUISE MARIE HOULE
Collaboration PIERRE CAYOUILLE,
MARIE-ANDRÉE CHOINARD, VINCENT DESAUTELS,
CLAUDE LAFLEUR, BERNARD LAMARCHE,
SOLANGE LEVESQUE, ANTOINE ROBITAILLE,
ODILE TREMBLAY

Design de la couverture CHRISTIAN VIEN

Maquette MICHELINE TURGEON

Mise en pages YVES D'AVIGNON

Révision DENIS DESJARDINS

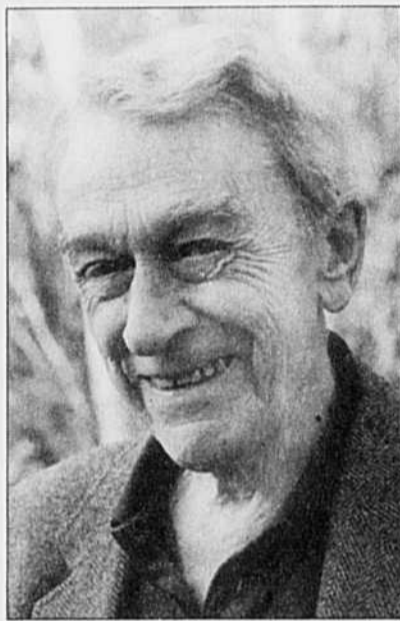
Publicité JACQUELINE AVRIL, GYSLAINE CÔTÉ,
MARLENE CÔTÉ, CHRISTIANE LEGAULT, CLAIRE PAQUET

2050, rue de Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec) H3A 3M9. Tél.: (514) 985 3333

FAIS CE QUE DOIS

HOMMAGE À ANDRÉ LANGEVIN

Les Éditions Pierre Tisseyre rendent hommage à leur auteur de la première heure pour le prix Athanase-David qu'il vient de recevoir pour l'ensemble de son œuvre littéraire. *Évadé de la nuit* et *Poussière sur la ville* ont obtenu le prix du Cercle du livre de France, et *L'Élan d'Amérique*, le Grand Prix de la Ville de Montréal.



119231.028

Félicitations

Jean McEwen

Prix Paul-Émile-Borduas 1998

Exposition

Jean McEwen *Poèmes barbares*

Tableaux récents

jusqu'au 30 janvier 1999



Poème barbare no 19, huile sur toile, 1998, 190,5 x 127 cm

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165

Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Prix Paul-Émile-Borduas 1998

Le Musée du Québec
salue **Jean McEwen**
dont l'œuvre constitue
un hymne à la lumière,
à la couleur, à la vie.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

(418) 643-2150

<http://www.mdq.org>

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Georges-Émile-Lapalme

L'ardeur et la patience des défricheurs

Fernand Daoust est le syndicaliste qui a le plus contribué à la qualité et au rayonnement du français au Québec

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

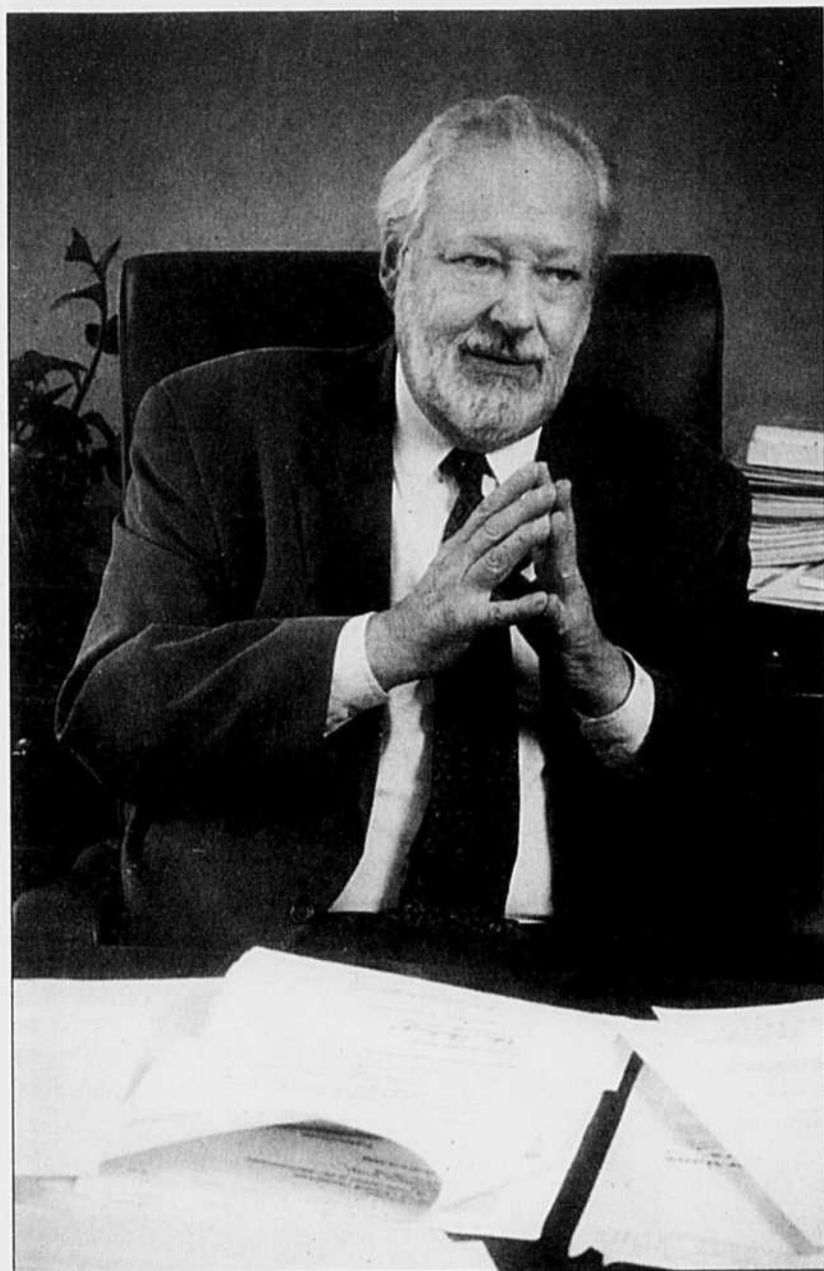
C'était il y a quarante ans à peine. Mais quand Fernand Daoust lève les yeux au ciel et raconte ses souvenirs de cette époque, on a l'impression qu'il parle d'un autre siècle tant les choses ont changé depuis.

Au début des années cinquante, l'anglais s'était solidement enraciné dans les milieux de travail. À vrai dire, l'anglais régnait en hégémonie. Il s'était enraciné. « À cette époque, se souvient-il, toutes les grandes négociations syndicales se déroulaient en anglais. L'infériorité économique des francophones, la propriété étrangère des entreprises faisaient de l'anglais la langue du pouvoir économique, de la promotion sociale, du prestige. Le français était bafoué, presque interdit en milieu de travail. La façon de nommer les outils, les procédés de fabrication, les titres d'emplois et l'affichage: tout se faisait en anglais. »

Vers la fin des années cinquante, alors qu'il occupait le poste de conseiller technique au Syndicat des travailleurs des industries pétrolière, chimique et atomique, Fernand Daoust, comme beaucoup d'autres, a pris conscience de la dépossession linguistique galopante que subissaient les travailleurs québécois. Il fut l'un des artisans du « grand réveil ». Saint-Léonard, Bill 63, McGill français, Bill 22, MQF: Fernand Daoust participa à toutes les luttes. De l'avis de l'ex-président de la Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ), Clément Godbout, « Fernand Daoust est le syndicaliste qui a le plus contribué à la qualité et au rayonnement de la langue française au Québec ». Si l'on travaille en français aujourd'hui, si les travailleurs québécois ont retrouvé leur dignité, c'est beaucoup grâce à Fernand Daoust.

Un visionnaire

Ceux qui ont connu l'homme savent à quel point il est demeuré humble et modeste, malgré la richesse et l'ampleur de son parcours. Mais quand il évoque ce discours qu'il a prononcé à l'occasion du congrès de la FTQ à Québec, en 1969, alors qu'il venait d'être élu secrétaire général de la centrale, Fernand



MARC-ANDRÉ GRENIER

Fernand Daoust a participé à toutes les luttes qui ont mené à l'adoption des lois sur la langue au Québec.

Daoust ne peut s'empêcher de s'enorgueillir un brin. Et pour cause. Il y a ni plus ni moins jeté les balises de la cé-

lèbre loi 101, qu'allait adopter huit ans plus tard le premier gouvernement du Parti québécois.

Dans ce discours historique, Fernand Daoust et la FTQ réclamaient une politique linguistique comprenant notamment l'adoption, par voie législative, du principe que le français est la langue normale du travail et des communications à l'intérieur du Québec, la création d'une régie ayant des pouvoirs d'évaluation, de modification et d'application des programmes de francisation lancés par l'entreprise ou un secteur économique, l'obligation pour les Néo-Québécois de s'inscrire à l'école publique francophone, le maintien de l'école publique anglophone et le retrait de la loi 63 que le gouvernement québécois d'alors s'appropriait à faire adopter. « Huit ans avant la loi 101, la FTQ énonçait donc les grandes articulations de la Charte de la langue française », rappelle-t-il.

Depuis la création de l'Office de la langue française, en 1977, Fernand Daoust est membre du conseil d'administration de l'organisme. Il milite également au sein du Mouvement Québec français (MQF). Pour celui qui fut secrétaire général (1969-1991) puis président de la FTQ (1991-1993) et président du conseil d'administration du Fonds de solidarité des travailleurs de la FTQ (1994-1996), le combat pour la reconnaissance des droits des travailleurs et le combat en faveur de l'affirmation et du rayonnement de la langue française vont nécessairement de pair. Il a consacré sa vie à le démontrer.

Ne pas pavoiser

Satisfait des progrès accomplis au cours des trente dernières années, Fernand Daoust ne croit pas pour autant que l'heure soit venue de pavoiser. « Nous avons parcouru la moitié du chemin. Il reste encore beaucoup à faire. Il y a encore un fort pourcentage d'entreprises qui ne possèdent pas encore de certificat de francisation. Il faut les rallier. Il faut que le français devienne réellement la langue de convergence au Québec. Le jour où deux Québécois non-francophones se feront spontanément la conversation en français, nous pourrons dire que nous avons réussi à faire du français la langue commune de tous les Québécois. » Souverainiste convaincu, Fernand Daoust croit que le plein épanouissement de la langue française ne sera pos-

sible que lorsque le Québec sera un pays indépendant.

La question de la qualité de la langue française parlée et écrite au Québec apparaît pour Fernand Daoust l'un des enjeux majeurs des prochaines années. « Je crois qu'il faut sonner l'alarme à ce sujet. Je crois que nous sommes condamnés à parler un français correct. Je ne parle pas d'un français affecté ou d'un français hexagonal. Nous avons, au contraire, une langue très belle, truffée de merveilleux québécoisismes. Cela dit, quand on veut s'ouvrir au reste de la Francophonie et au reste de l'univers, quand on veut faire des affaires, il faut se faire comprendre. Je m'inquiète, par exemple, de la qualité de la langue que l'on parle sur les ondes publiques, à la télévision ou à la radio. »

Cela dit, Fernand Daoust refuse de sombrer dans le pessimisme. Et, c'est là l'un des traits de sa personnalité, il préfère voir des signes d'espoir. « Lors du plus récent congrès de la FTQ, j'ai été frappé par la clarté et la qualité des interventions des délégués. Il y a trente ans, les syndiqués avaient à peine s'approcher du micro pour prendre la parole. C'était souvent très pénible. Aujourd'hui, les délégués viennent défendre leurs points de vue avec assurance. Ils sont articulés et s'expriment très bien. C'est encourageant. »

Les questions liées à Internet et aux autres nouvelles technologies de l'information et des communications inquiètent par ailleurs grandement celui qui fut nommé cet automne « Patriote de l'année » par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. « Comment s'assurer que le français demeurera la langue du travail dans ce contexte? », se demande Fernand Daoust. « Nous devons être vigilants. »

Il laisse cependant à d'autres le soin de faire la bataille. Entre-temps, Fernand Daoust savoure pleinement cet immense honneur qu'on lui fait en lui décernant le prix Georges-Émile-Lapalme, une distinction qui couronne la carrière « d'une personne ayant contribué d'une façon exceptionnelle à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec ». Avec Pierre Bourgault, lauréat du prix en 1997, Fernand Daoust avoue se sentir en bonne compagnie...

Prix
du
1998
Québec

L'Université de Montréal

félicite
chaleureusement
les lauréats
des Prix du Québec 1998.
Leur exemple
nous encourage
à persévérer sur
la voie de l'excellence.

 Université
de Montréal


Félicitations à
Fernand Daoust!



La Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) et
le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec (FTQ) tiennent à rendre
hommage à Fernand Daoust pour l'obtention du prix
Georges-Émile-Lapalme.

Son travail incessant pour la promotion de la langue française
au Québec est un objet de fierté pour tous les membres de la FTQ et pour
tous les actionnaires du Fonds de solidarité (FTQ).

LE
FONDS
DE SOLIDARITÉ
DES TRAVAILLEURS
DU QUÉBEC (FTQ)

 Fédération
des travailleurs
et travailleuses
du Québec
FTQ

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Wilder-Penfield

Au cœur de la maladie de Parkinson

Theodore Sourkes a étudié une multitude de sujets liés à la biochimie du système nerveux, à la nutrition et au cerveau

CLAUDE LAFLEUR
COLLABORATION SPÉCIALE

Le biochimiste Theodore Sourkes est une sommité mondiale dans le domaine de la recherche psychiatrique, ayant effectué une découverte fondamentale qui a conduit à la mise au point d'un important médicament antihypertenseur. Il se dit particulièrement heureux de recevoir le Prix du Québec qui porte le nom de Wilder Penfield, puisque son épouse a travaillé auprès de cet autre éminent chercheur.

Son intérêt pour la biochimie lui vient de ce que, étudiant, il réalise vite que grâce à la science, on peut expliquer quantité de mystères. Et lorsqu'il entre à l'Université McGill, il choisit cette discipline puisqu'elle combine ses deux principaux intérêts scientifiques: la chimie et la biologie. En 1939, après avoir obtenu son baccalauréat de l'Université McGill, il travaille durant la Seconde Guerre mondiale comme chimiste pour la General Engineering de Toronto, où il mène des recherches sur les munitions.

En 1944, son épouse ayant débuté sa résidence en anesthésiologie à l'Hôpital Royal Victoria, le couple déménage à Montréal et M. Sourkes devient biochimiste pour une firme pharmaceutique en même temps qu'il reprend ses études universitaires. Il passe ensuite sept années aux États-Unis afin de compléter son doctorat à l'Université Cornell, puis comme professeur et chercheur à l'Université de Georgetown. Là, il poursuit ses travaux sur l'enzymologie et le métabolisme des médicaments.

Mais c'est au département de chimie enzymatique de l'Institut Merck que le Dr Sourkes amorce l'une des étapes les plus productives de sa carrière. Il travaille en effet sur les glandes surrénales et les enzymes qui interviennent dans la synthèse de l'adrénaline. Il découvre alors que l'alpha-méthyl-dopa inhibe le métabolisme du dopa, une découverte qui conduit à la mise au point de l'anti-hypertenseur Aldonet.

Au début des années cinquante, il obtient le poste de biochimiste principal à l'Institut Allan Memorial de Montréal ainsi qu'une charge de cours au département de psychiatrie de l'Université McGill. Il avoue candidement que lorsqu'il a été accepté au Allan Memorial, il a lancé à son nouveau patron: «Je ne connais rien au cerveau...» Or, celui-ci lui a banalement répondu: «Personne n'y connaît grand-chose non plus!»

Pendant les 45 années qu'il passe au sein de ces deux institutions, le biochimiste poursuit ses recherches sur le métabolisme de la dopamine, recherches qui aboutissent à l'utilisation de L-dopa pour traiter la maladie de Parkinson. «Nous avons fait deux découvertes», relate M. Sourkes. «Nous avons d'abord observé qu'une injection de L-dopa chez le rat amène un haut taux de dopamine dans le cerveau. D'autre part, nous avons découvert que les patients souffrant de la maladie de Parkinson présentent une déficience généralisée de la dopamine. Alors, nous avons pensé que si on injectait du L-dopa à ces personnes, on pourrait peut-être combler leur déficience en dopamine.»

C'est ainsi qu'il a suggéré à son collègue, le Dr Barbeau, d'essayer le L-dopa chez les patients souffrant de maladie de Parkinson. Etant donné que ce médicament n'existait pas encore, l'équipe de M. Sourkes fabriquait elle-même dans ses laboratoires des capsules de L-dopa que le Dr Barbeau essayait sur ses patients. «Heureusement, les résultats de notre expérience ont été une belle réussite», relate-t-il visiblement fier. Cette découverte le hisse ainsi au rang de sommité mondiale et lui vaut d'être fréquemment invité à prononcer des conférences sur ce sujet dans le monde entier.

En 1962, M. Sourkes publie *The Biochemistry of Mental Disease*, un ouvrage qui joue un rôle déterminant dans l'établissement des concepts qu'il avait contribué à mettre à jour. Ce volume dresse le sommaire de ce qu'on savait du cerveau dans les maladies mentales et influence les travaux de nombreux jeunes chercheurs.

Trois ans plus tard, il réalise une se-



MARC-ANDRÉ GRENIER

Theodore Sourkes, reconnu comme un spécialiste de l'histoire des neurosciences, est fasciné par les origines sociales et médicales de la neurochimie.

conde découverte d'importance en collaboration avec Louis Poirier, alors chercheur à l'Université de Montréal. «M. Poirier m'a dit un jour qu'en créant des lésions dans certaines parties du cerveau, peut-être pourrions-nous reproduire les mêmes effets qu'on observe avec la maladie de Parkinson. Nous en sommes ainsi venus à découvrir qu'une lésion dans une région très spécifique du cerveau — la même qu'on avait observée dans la maladie de Parkinson — amène une déficience de la dopamine ailleurs dans le cerveau.» Le spécialiste venait de découvrir le faisceau du locus niger, c'est-à-dire le centre principal de dysfonctionnement chez les patients atteints de la maladie de Parkinson. «Notre découverte de la voie négrostriée a donné à tout le monde l'idée de la façon de travailler avec le cerveau pour cette maladie.» Voilà qui confirmait la notoriété du chercheur montréalais.

Par la suite, M. Sourkes a poursuivi ses travaux sur une multitude de sujets liés à la biochimie du système nerveux, aux agents psychopharmacologiques, à la nutrition et au cerveau, au stress et aux enzymes, etc.

Officiellement, le chercheur a pris sa retraite en 1991. Mais il continue toutefois de s'intéresser à la science, particulièrement à l'histoire des origines de la recherche médicale. «Je me suis retourné vers l'histoire de la neurochimie et de la neuropharmacologie», dit-il. «Je fais maintenant mes recherches non plus en laboratoire, mais en bibliothèque.» Il ne s'intéresse pas à l'histoire chronologique mais plutôt à la raison pour laquelle les chercheurs font leurs travaux, et il tente de retracer les circonstances entourant une découverte. «J'ai publié plusieurs articles sur ce sujet. Je me passionne maintenant sur les origines sociales et médicales de la neurochimie, qui a commencé véritablement juste avant la Révolution française, alors que la France était le centre de la chimie.» Or, ces travaux lui valent maintenant d'être reconnu comme un grand spécialiste de l'histoire des neurosciences!

HOMMAGE À L'EXCELLENCE DES CHERCHEURS DU QUÉBEC

L'Association canadienne de l'industrie du médicament (ACIM) et ses sociétés membres se joignent au ministère de l'Industrie, du Commerce, de la Science et de la Technologie et au ministère de la Culture et des Communications pour rendre hommage aux lauréats des Prix du Québec 1998.

En appuyant concrètement des initiatives comme les Prix du Québec, les entreprises membres de l'ACIM veulent reconnaître la collaboration étroite qu'elles entretiennent avec le Gouvernement du Québec, la communauté scientifique et les professionnels de la santé dans la recherche et le développement de nouveaux médicaments.

L'ACIM regroupe plus de 60 compagnies pharmaceutiques innovatrices dont près de la moitié ont leur siège social au Québec ou y maintiennent une importante succursale.

Association canadienne de l'industrie du médicament
302-1111, promenade Prince of Wales, Ottawa (Ontario) K2C 3T2
Téléphone (613) 727-1380 • Télécopieur (613) 727-1407
<http://www.pmac-acim.org>



La recherche : source de vie

McGill

félicitations

aux docteurs



Samuel Freedman

directeur du Centre de recherches médicales
Lady Davis de l'Hôpital Général Juvif de Montréal
lauréat du Prix Armand-Frappier 1998
(développement de la recherche et
promotion de la science et de la technologie)



Theodore Sourkes

professeur aux départements de psychiatrie,
de biochimie, et de pharmacologie
et de thérapeutique
lauréat du Prix Wilder-Penfield 1998
(sciences biomédicales)

Depuis la création des Prix du Québec,
il y a vingt ans, le corps professoral
de l'Université McGill s'ennorgueillit de
dix-huit lauréats.

Littérature - Prix Athanase-David : Jean Éthier-Blais (1989)

Sciences naturelles et génie - Prix Marie-Victorin : Jacques Genest (1977),
Bernard Belleau (1978), William Henry
Gauvin (1984), Leo Yaffe (1990), Charles P.
Leblond (1992), Ronald Melzack (1994),
John J. Jonas (1995)

Sciences humaines - Prix Léon-Gérin : Bruce G. Trigger (1991),
Charles Taylor (1992), Henry Mintzberg (1996)
Margaret Lock (1997)

Sciences biomédicales - Prix Wilder-Penfield : Brenda Milner (1993),
Albert Aguayo (1994), Charles R. Scriver (1995),
Kresimir Krnjević (1997)

Développement d'institutions de recherche - Prix Armand-Frappier : Jacques Genest (1996)

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Armand-Frappier

Un pionnier de la recherche biomédicale

L'équipe mise sur pied par le Dr Samuel Freedman comprend aujourd'hui une centaine de chercheurs

CLAUDE LAFLEUR
COLLABORATION SPÉCIALE

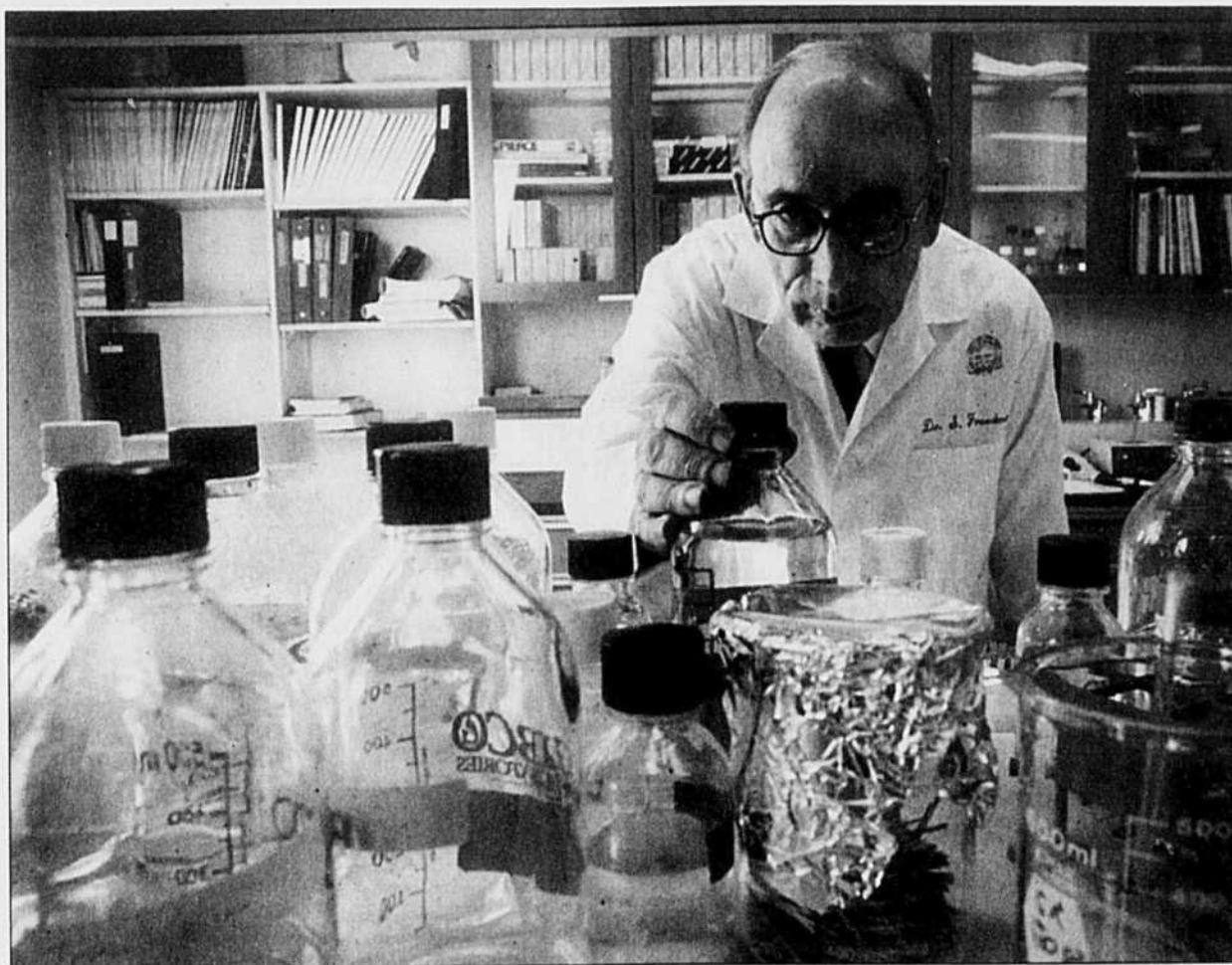
Le Dr Samuel Freedman se distingue par une fructueuse carrière scientifique qui s'étend sur cinq décennies. En tant que chercheur en médecine, il a effectué une importante découverte qui permet de suivre l'évolution du cancer gastro-intestinal. Professeur à l'Université McGill durant quinze ans, il a été le doyen de faculté de médecine de cet établissement, puis directeur de recherche de l'Hôpital juif de Montréal.

Né à Montréal, il aurait aussi bien pu faire carrière comme chimiste ou physicien, mais il a préféré la recherche biomédicale car il estimait à l'époque que c'était là un domaine plus prometteur. Après avoir complété ses études de médecine à l'Université McGill, il amorce ses recherches en immunologie et en allergie à l'hôpital Roosevelt de New York. «*La première chose que j'ai faite*, dit-il, *c'était des petits travaux sur la fièvre des foies, l'asthme et des maladies communes d'origine immunologique.*»

En 1959, il revient à McGill compléter une thèse de doctorat dans le domaine de l'allergie immunologique puis il amorce sa carrière d'enseignement et de recherche clinique à l'Hôpital général de Montréal.

En 1960, ses travaux le conduisent vers le cancer, alors qu'il travaille avec un étudiant doué (et qui deviendra célèbre): le Dr Phil Gold. «*Il s'agissait pour nous d'identifier un antigène qui permettrait de diagnostiquer le cancer du côlon*, rapporte le Dr Freedman. *Au départ, on espérait trouver un test pour diagnostiquer le cancer du côlon ou celui de l'appareil digestif; on a toutefois constaté que notre test n'était pas suffisamment sensible à cette fin, mais qu'il était par contre très valable pour faire le suivi des patients qui avaient subi une opération pour le cancer du côlon.*»

Leur découverte n'était néanmoins pas banale puisqu'ils venaient d'identifier l'antigène carcino-embryonnaire (CEA) et de mettre au point l'un des premiers tests diagnostiques pour le cancer. Ce test permet de déterminer la récurrence du cancer dans les mois suivant un traitement médical, et prouve du même coup qu'on peut suivre l'évolution d'un cancer en surveillant un marqueur biochimique.



MARC-ANDRÉ GRENIER

Le docteur Samuel Freedman se distingue par une fructueuse carrière scientifique qui s'étend sur cinq décennies.

De l'avis de Mark Wainberg, professeur et directeur du Centre SIDA de l'Université McGill, c'est en effet l'une des plus importantes découvertes scientifiques canadiennes en recherche médicale. «*C'était la première fois qu'on mettait au point un test pour détecter la récurrence d'un cancer*, précise le Dr Freedman. *Ce n'était pas un champ de recherche en vogue, jusqu'à notre publication en 1965.*»

«*Cette découverte a certainement eu un effet*

marquant sur la recherche en cancérologie au Canada au cours des cinquante dernières années», commente René Simard, recteur de l'Université de Montréal. «*C'est la chose la plus valable du point de vue pratique*, précise le Dr Freedman, *mais il y a beaucoup d'autres idées théoriques dans ce travail dont se sont servi bien d'autres chercheurs.*»

Le spécialiste a poursuivi ses travaux afin de tenter de trouver d'autres marqueurs de cancer,

mais le seul avec lequel il a obtenu un très bon résultat est le CEA. Toutefois, ailleurs dans le monde, d'autres équipes ont repéré de nombreux marqueurs biologiques pour le cancer mais chaque fois elles se sont basées sur les travaux de Freedman et Gold.

Parallèlement, à partir de 1963, le Dr Freedman enseigne la médecine à l'Université McGill. Après une série de promotions, il est nommé doyen de cette faculté en 1977 puis, quatre ans plus tard, il devient le vice-recteur de l'Université pour les affaires académiques, une fonction qu'il occupera durant dix ans. Pierre Bélanger, doyen de la Faculté d'études supérieures et de recherches de l'Université McGill, estime que le Dr Freedman a ainsi «*réussi à améliorer une faculté qui était pourtant déjà la meilleure que nous avions*. Puis, comme vice-principal, il était toujours prêt à trouver les moyens de réaliser l'excellence.»

En 1991, le chercheur émérite devient directeur scientifique de l'Hôpital général juif de Montréal, où il préside à l'expansion du centre de recherche Lady Davis. «*Quand je suis arrivé à l'Hôpital juif, il n'y avait qu'un petit département de recherche fondamentale, sans grand lien avec ce qui se passait dans l'hôpital. J'ai dû convaincre le conseil d'administration de construire un quatrième étage pour la recherche, puis j'ai eu à recruter de bons chercheurs et à mettre sur pied sept axes de recherches.*»

Il a ainsi réussi à établir sept unités dédiées à la recherche fondamentale et pratique concernant le sida, le cancer, la biologie moléculaire reliée au cancer, le vieillissement des cellules, la génétique, l'endocrinologie moléculaire et le métabolisme, ainsi que l'épidémiologie médicale. L'équipe mis sur pied par le Dr Freedman comprend aujourd'hui une centaine de chercheurs. «*L'un de mes petits talents, c'est de détecter les jeunes qui sont prometteurs dans le domaine de la recherche*» lance-t-il, pince-sans-rire.

En 1972, le Dr Samuel Freedman a été vice-président du Fonds de la recherche en santé du Québec. Aujourd'hui, il se dit très honoré de recevoir le prix Armand-Frappier, une reconnaissance publique de la part du gouvernement du Québec qui témoigne des réalisations de sa carrière.

De l'ombre à la lumière.



LES PRIX
DU QUÉBEC

1 9 9 8

Dans l'ombre, loin des feux de la rampe, des hommes et des femmes passionnés de recherche et de création défrichent de nouveaux champs de connaissance. Par leur travail et leur détermination, ils repoussent sans arrêt les limites établies et font avancer la vie scientifique et culturelle du Québec.

À l'occasion des Prix du Québec, la lumière se pose enfin sur eux et c'est toute la société québécoise qui vient leur rendre hommage. Hydro-Québec s'associe avec fierté et plaisir à cet événement prestigieux qui valorise l'excellence du travail.

Félicitations à tous les lauréats!

www.hydroquebec.com

**Hydro
Québec**

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Denise-Pelletier

Le théâtre, un art vivant

Le théâtre, déclare Gilles Pelletier, est une chimère qui donne une prise directe sur le réel et sur la vie

SOLANGE LÉVESQUE
COLLABORATION SPÉCIALE

Après avoir récompensé Jean Duceppe, Jean Gascon, Jean-Louis Roux et Monique Mercure pour leur apport au théâtre québécois, le prix Denise-Pelletier est décerné cette année à Gilles Pelletier, acteur, metteur en scène, cofondateur de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, promoteur important du renouvellement du public québécois et artisan inestimable de l'essor que le théâtre connaît au Québec depuis une trentaine d'années.

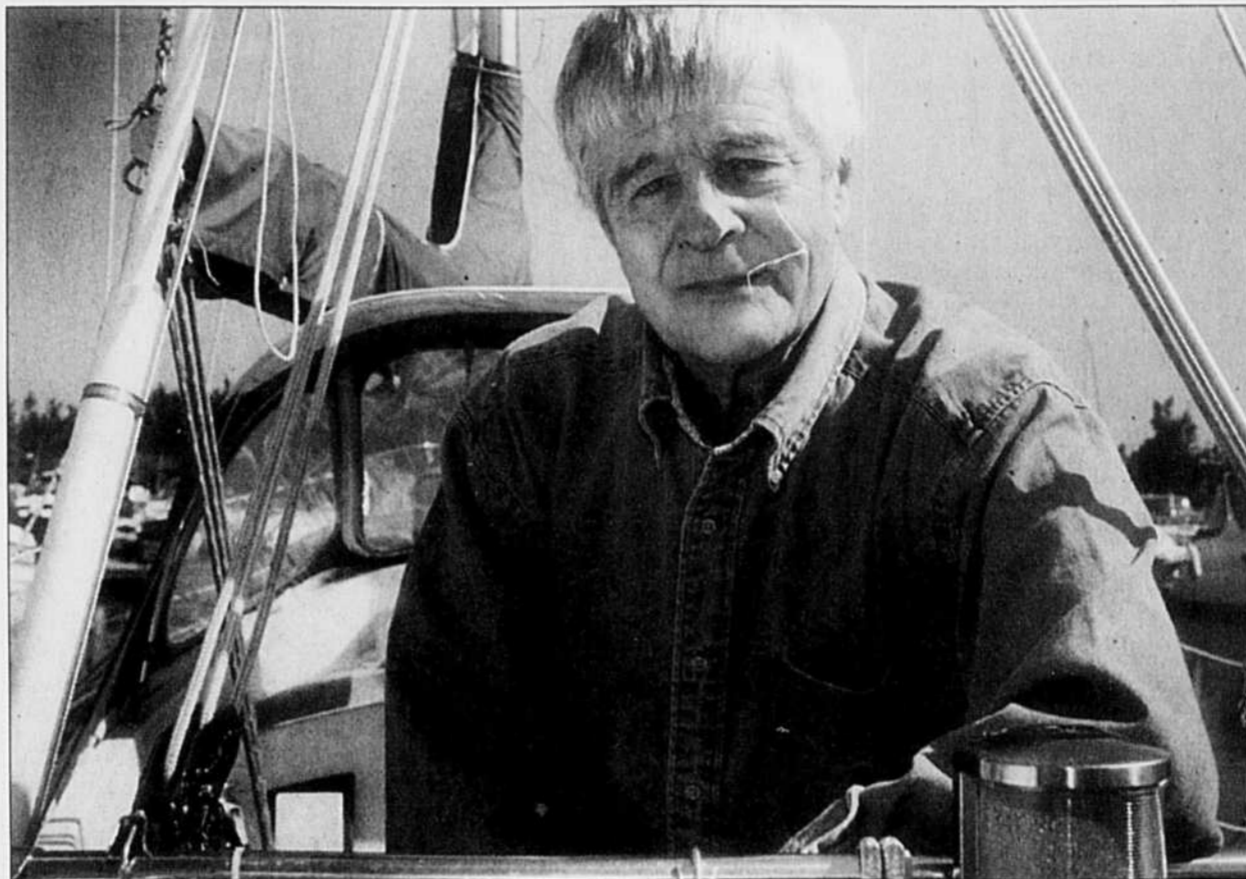
En 1964, le Québec est en ébullition sur le plan culturel autant que sur le plan sociopolitique. Avec Françoise Graton et Georges Groulx, Gilles Pelletier sent alors le besoin urgent de faire connaître le répertoire dramatique aux jeunes, de manière plus systématique. Le trio crée donc la Nouvelle Compagnie Théâtrale, et lui donne pour mission première de présenter aux étudiants les grandes œuvres de la dramaturgie internationale. Pendant treize ans, la NCT loge au Gesù. Il faudra attendre 1977 pour que la compagnie achète et aménage un vieux cinéma, rue Sainte-Catherine Est. Depuis 1997, cette salle flanquée de Fred-Barry, petite salle d'essai, porte désormais le nom de Théâtre Denise-Pelletier (en mémoire de la célèbre comédienne qui donne aussi son nom au prix).

L'acteur

En tant qu'acteur, Gilles Pelletier a connu une popularité peu commune auprès du grand public. Il a été partout! À la radio d'abord, puis à la télévision, où il a gagné tous les cœurs en incarnant le célèbre capitaine Aubert dans le téléroman *Cap-au-Sorcier* de Guy Dufresne. (Il avait 30 ans et jouait un homme de 75 ans!). Plus récemment, il était le père cruel dans *L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu. Au théâtre, il a joué les César, Dom Juan, Petruccio, Almaric, Agamemnon, Joseph Latour, Cyrano de Bergerac, Freud. Au cinéma, les réalisateurs Alfred Hitchcock, Otto Preminger, Jean-Claude Lord et Denys Arcand ont fait appel à son talent.

Le rôle du théâtre

Pelletier attribue au théâtre un rôle de premier plan. «Le théâtre constitue un moyen d'accéder à une conscience plus aigüe; c'est une chimère qui donne une prise directe sur le réel et sur la vie. Parce que le



Gilles Pelletier est un artisan inestimable de l'essor que le théâtre connaît au Québec depuis une trentaine d'années.

théâtre, ajoute-t-il, est essentiellement un art vivant qui ne doit pas se limiter à une doctrine ou à un système politique, même si ceux-ci sont très généreux. Son objectif est bien plus élevé que de faire valoir des thèses.» Il précise: «Les grilles d'analyse sociale ou politique passent bien après la charge de vie que le théâtre doit véhiculer de manière libre.»

L'art du jeu

Après avoir incarné les personnages les plus complexes, Gilles Pelletier parle de l'interprétation en mots très simples. «Mon expérience m'a appris à me méfier d'une chose: le métier, qui peut être une béquille sur laquelle on s'appuie. Il ne faut jamais jouer en se fiant à l'acquis ou à son expérience pour s'en tirer aisé-

ment. Chaque aventure doit être fraîche et nouvelle. Cela n'exclut pas la nécessité d'une technique, mais il faut demeurer vigilant, chercher, travailler, avoir un peu mal!...»

Ce qui frappe, quand on écoute Gilles Pelletier parler de jeu, c'est l'importance qu'il accorde au travail d'équipe. «Notre partenaire est plus important que nous-mêmes; plus on est conscient de sa présence et de ce qu'il joue, meilleur on est et plus vrai est notre personnage. Car c'est dans les yeux de l'autre, qu'on va chercher notre réplique. Cela suppose une sorte d'effacement de soi devant l'autre et devant notre propre personnage.»

Emu, il se souvient de Jean Duceppe qui incarnait Sganarelle en 1970. «Il était tellement extraordinaire!

Tellement Sganarelle! Un Sganarelle si naturellement outré par ce que je disais en Dom Juan, que je n'avais rien de plus à faire pour le scandaliser: je n'avais qu'à être Dom Juan.» Un demi-siècle de carrière a validé ces convictions de Gilles Pelletier: «Quand les comédiens et le metteur en scène sont conscients de l'importance de la relation qui s'établit au sein de l'équipe et, par la suite, entre les personnages, une partie de la répétition se passe à créer ces liens. Car le personnage (je préfère le mot anglais de character), en réalité, c'est la situation. Aucun personnage n'existe s'il n'est mis en situation.»

De l'importance d'être disponible

Subsister toute une vie à partir de ce métier risqué de comédien pigiste, surtout en début de carrière est, selon Gilles Pelletier, un mélange de travail, de chance et de confiance. Sur ce plan, il se sent privilégié. «À la radio, au théâtre, à la télévision et au cinéma, j'ai toujours eu la veine de trouver du travail.»

Dès ses débuts, certains auteurs et metteurs en scène lui ont accordé une confiance qu'il n'a pas oubliée. Paul Gury, Ernest Pallascio-Morin, Henri Deyglun, Rudel Tessier, Guy Dufresne, Marcel Dubé... Dernièrement, Victor-Lévy Beaulieu et le scénariste Denys Arcand. «Et avant tout, tient-il à préciser, Pierre Dagenais, mon premier metteur en scène, Jean-Paul Fugère et Paul Blouin, sans oublier Guy Mauffette, prodigieux directeur d'acteur et réalisateur radio, Monique Lepage et Jacques Létourneau, Georges Groulx et le Rideau Vert qui m'ont offert mes premiers grands rôles.»

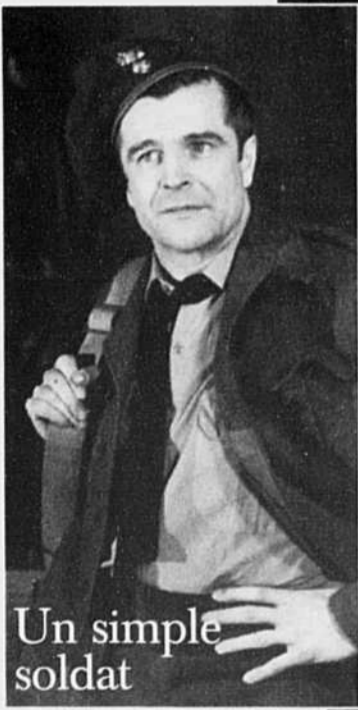
Il éprouve une intarissable reconnaissance envers tous ceux-là qui ont contribué à son développement comme artiste en lui accordant leur confiance. «Car pour le pigiste, avoue Gilles Pelletier, la confiance en soi vient de la confiance que les autres lui témoignent!»

La force et la souplesse de l'acteur continuent d'être appréciés par les plus jeunes metteurs en scène, Serge Denoncourt, Martin Faucher, Lorraine Pintal, Yves Desgagners, Gregory Vlady, Michel Monty et Wajdi Mouawad ont récemment fait appel à lui. «Au fond, ajoute-t-il en guise de conclusion, j'ai eu beaucoup de chance! Si je puis être fier d'une chose, c'est d'avoir été disponible quand la chance passait!» Disponible? Nous pourrions ajouter polyvalent, intègre, passionné et bien sûr, exceptionnellement doué.

Félicitations à Gilles Pelletier



Cyrano de Bergerac



Un simple soldat



Britannicus



Dom Juan



Auguste Auguste, Auguste

Cofondateur avec Françoise Graton et Georges Groulx de la Nouvelle Compagnie théâtrale (NCT), aujourd'hui le Théâtre Denise-Pelletier, Gilles Pelletier en a été le directeur artistique pendant quinze ans. En tant que comédien ou metteur en scène, il a été impliqué, de 1964 à 1998, dans 40 des 165 spectacles produits jusqu'à ce jour par la compagnie. Il a ainsi joué, dans ce théâtre, 1 538 représentations devant plus de 1 152 000 spectateurs, toutes générations confondues.

Comédien d'une générosité et d'une puissance exceptionnelle, homme de théâtre aux savoirs immenses, Gilles Pelletier est l'exemple même de l'artiste qui sait mettre à profit sa grande expérience pour continuellement renouveler son art.

Les membres du conseil d'administration et toute l'équipe du Théâtre Denise-Pelletier félicitent chaleureusement ce bâtisseur qui a ouvert les portes du théâtre à tant d'étudiants depuis maintenant 35 ans.

Nous sommes fiers de l'honneur que lui accorde aujourd'hui le gouvernement du Québec en lui remettant le prix Denise-Pelletier, la plus haute distinction dans le domaine des arts d'interprétation.

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

HOMMAGE À DEUX DE LA VIE CULTURELLE



Gilles Pelletier

À l'artiste aux mille talents

Sa flamme inspire la passion des arts de la scène

photo d'archives de la télévision de Radio-Canada

loto-québec

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Paul-Émile-Borduas

Explorer la matérialité de la couleur

On peut considérer l'œuvre de Jean McEwen comme une réflexion sur la structure dans son rapport à la couleur

BERNARD LAMARCHE
COLLABORATION SPÉCIALE

Cinquante ans après sa première rencontre avec Paul-Émile Borduas, Jean McEwen remporte cette année le prix portant le nom de celui que d'aucuns considèrent comme le plus grand peintre que le pays ait jamais connu.

McEwen, dont le nom est d'origine irlandaise, fut d'abord pharmacien et peintre occasionnel. La rencontre avec Borduas allait initier une longue carrière de peinture abstraite, entamée en 1946, une exploration soutenue de la matérialité de la couleur.

Âgé de 23 ans à l'époque, c'est la projection du film *The Moon and Sixpence*, réalisé d'après le récit de Somerset Maugham sur la vie de Gauguin, qui l'amène à considérer la peinture comme moyen d'expression. Il avait frayé déjà du côté de la poésie, lors de ses études en pharmacie, dans un groupe d'étudiants qui gravitait autour de François Hertel.

De 1949 à 1951, il rend visite à Borduas, dans sa résidence de Saint-Hilaire, pour recevoir de lui quelques conseils. «*Guy Viau m'a présenté à Borduas, en 1949, dans le cadre du Salon du Printemps, où mon envoi avait été accepté. Borduas y avait gagné le premier prix. À cette époque, je faisais des tableaux un peu influencés par Pellan. Il y avait une certaine géométrie dans mes tableaux. Borduas me montrait ses tableaux, j'avais droit à de grandes séances de tableaux. Puis il disait: «Et vous Jean, avez-vous quelque chose à montrer ce soir?» Évidemment, j'avais mes tableaux dans l'auto. Naturellement, il m'a beaucoup influencé. Mes tableaux ont évolué du côté de ce qu'il faisait lui-même. Ça a changé mon point de vue.*»

Puis il a pris la route de l'Europe. «*Un critique anonyme a été d'une gentillesse énorme sans le savoir, écrivant que je devais aller en Europe pour voir ce qu'il s'y faisait. C'est vraiment là que j'ai vu ce qui se passait, grâce entre autres à Riopelle, avec qui pourtant je n'ai pas parlé de peinture. Une seule fois il m'a dit «Mais qu'est-ce que tu fais?» C'était très amical. Ça a duré un an et demi, et ma production est devenue très*

différente. J'y ai rencontré Georges Duthuit qui parlait beaucoup, qui pouvait détruire un peintre en deux phrases, et Sam Francis, qui lui aimait parler peinture. Ma peinture n'était pas ce qu'elle est devenue par la suite, mais elle devenait alors plus personnelle.»

Vient alors une période de remise en question, qui a mené à la destruction de plusieurs tableaux. Sa production lui est apparue trop proche de celle de Borduas. «*J'ai regardé mes tableaux et je me suis dit plutôt que de faire ça, aussi bien arrêter de peindre. J'ai détruit des toiles en les recouvrant de blanc, et je me suis trouvé meilleur en défaisant les tableaux qu'en les faisant. C'est ainsi qu'est née la série des tableaux blancs, qui avait été reçue ici comme de la non-peinture. Ça n'a pas fait l'impact que ça aurait pu faire. J'étais seul, je n'étais pas dans un groupe.*»

Résolument abstrait, McEwen a travaillé avec le blanc, puis avec des empâtements de vernis, a tâté une peinture *hard-edge* délaissée aussitôt — «*j'aime m'exprimer, je ne veux pas faire des tableaux à partir de maquettes. Je veux sentir la toile*» — exploré aussi la couleur, toujours pour exprimer, de manière «*assez lyrique*», parce qu'il ne «*pourrait pas faire des tableaux parfaitement peints*», la *Profondeur de la couleur*, pour citer le titre de l'exposition rétrospective que lui consacrait le Musée des beaux-arts de Montréal en 1987-88.

Sa peinture est caractérisée par l'aménagement de meurtrières colorées qui percent les couches de pigment animant ses toiles, ce qui a mené l'historienne de l'art Constance Naubert-Riser, qui a fortement défendu McEwen, à qualifier sa production d'*«intense réflexion sur la fonction de la structure dans son rapport à la couleur»*.

Cette approche de la peinture s'accorde avec cet énoncé, «*Je ne peins jamais que le même tableau*», prononcé en 1987, que le peintre commente aujourd'hui: «*Même s'ils font des variantes, les peintres, quels qu'ils soient, ont toujours peint de la même façon. On a une vision de peinture, et on la traduit différemment. En abstraction cela se voit peut-être plus. Mais regardez Cézanne, ses natures mortes sont différentes, mais c'est toujours de la même façon qu'il accueille la peinture. Je crois sin-*



MARC-ANDRÉ GRENIER
La peinture de Jean McEwen se caractérise par l'aménagement de meurtrières colorées qui percent les couches de pigment animant ses toiles.

cièrement qu'il y a une continuité dans les tableaux, bien qu'il y ait des apports différents, qui demeure immuable.»

Peinture peinture

À partir de 1980, McEwen a enseigné comme chargé de cours à l'Université du Québec à Trois-Rivières, un poste qu'il quittera en 1985, puis à l'Université Concordia de 1983 à 1994. On ne sera pas étonné d'apprendre que McEwen y enseignait la peinture et plus précisément la couleur.

Les rétrospectives des grandes institutions ont marqué sa carrière: d'abord le Musée d'art contemporain en 1973, puis l'Art Gallery of Ontario en 1984, avant le Musée des beaux-arts. Le peintre, qui fête cette année ses 75 ans, participait l'été dernier à l'événement *Peinture peinture*, centré sur les développements récents de la peinture abstraite, avec des artistes qu'il précède de quelques générations.

«*Je suis allé quatre fois voir cette exposition. Il y a des choses que j'ai beaucoup aimées. Sans doute que j'ai été très piqué par les tableaux vides*», dit-il en parlant des tableaux monochromes présents dans l'exposition. «*J'ai réagi. Il y avait d'autres tableaux lyriques que j'ai aimés beaucoup. Je n'ai pas vu les œuvres de mes étudiants. De toutes manières, dans une classe, sur vingt, s'il y en a deux ou trois qui poursuivent, c'est magnifique. Certains d'entre eux, d'après moi, étaient très audacieux.*»

Les gens ne connaissent que peu son écriture. En 1994, se remettant de complications cardiaques, il écrit et publie *Petit cimetière d'une présence*, un ouvrage de poésie (Éditions Fini/Infini). Au début de sa carrière, il avait publié des poèmes dans le *Quartier Latin* et dans *Amérique française*, avant d'être retenu pour un numéro de la revue *Gants du ciel*, en 1944. «*La poésie fut mon premier amour. J'ai abandonné l'écriture longtemps; je dois dire que ça me crée plus de doutes que la peinture. Et j'adore ça.*»

Par contre, il n'a pas cessé de peindre depuis ses débuts. On peut d'ailleurs voir sa plus récente production à la galerie Simon Blais, située 4521 rue Clark à Montréal, jusqu'au 30 janvier 1999.

DEUX PILIERS CULTURELLE QUÉBÉCOISE

Jean McEwen

Au virtuose
des couleurs

Son apport
artistique teinte
l'évolution
de notre société



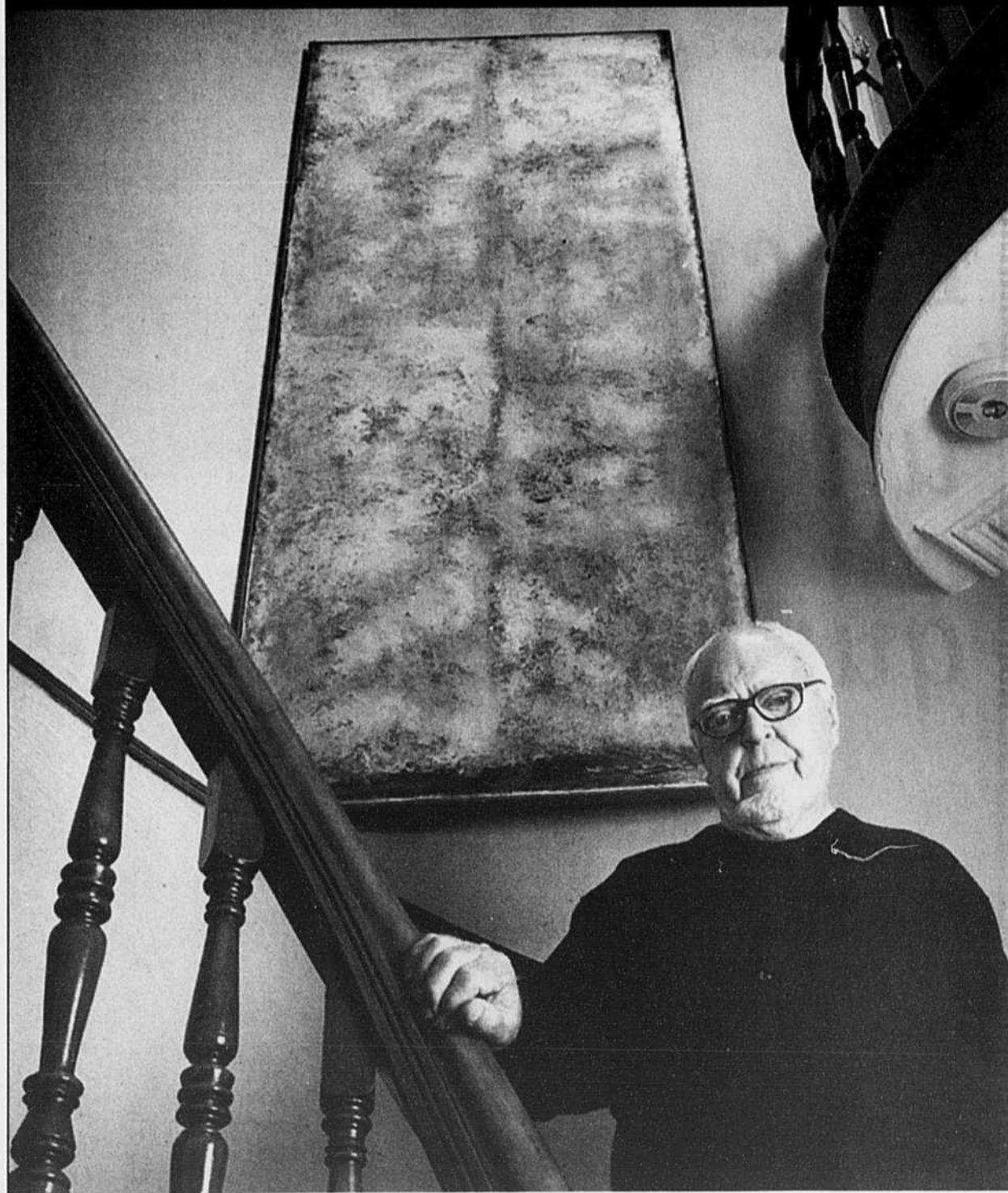
Jean McEwen,
Jardin de pierres vaste II, 1993,
Estampe, eau-forte,
H 83 cm X L 65 cm
La Collection Loto-Québec



la Collection

loto-québec

JEAN McEWEN



Le Musée d'art contemporain de Montréal est heureux de souligner l'œuvre remarquable de Jean McEwen. Le lauréat du prix Paul-Émile-Borduas 1998 a façonné une œuvre riche, originale et d'une très grande rigueur toujours à la conquête de la profondeur de la couleur.



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Athanase-David

Solitaire, dans l'écrit et dans la vie

Personnage de l'ombre, toujours vivant par l'entremise de la mémoire, André Langevin ressurgit dans l'actualité

MARIE-ANDRÉE CHOUNARD
LE DEVOIR

Même si André Langevin s'est retiré de la scène publique il y a de nombreuses années, un de ses plus grands succès, *Poussière sur la ville*, vit encore, sous les yeux notamment de tous ces jeunes étudiants qui font leurs premiers pas dans l'univers littéraire québécois et s'y plongent pour fins d'initiation. Aux interrogations qu'il lançait, vibrantes, sur la survie de la littérature, la réponse s'impose donc ici, en ce qui concerne la sienne propre...

Personnage de l'ombre, toujours vivant par l'entremise de la mémoire, Langevin ressurgit aujourd'hui dans l'actualité. Récipiendaire du prix Athanase-David, cet écrivain au séjour littéraire bref, mais criant, est enfermé depuis plus de vingt ans — et selon sa propre volonté — dans le silence le plus complet.

Après Réjean Ducharme, à qui la même récompense revenait en 1994, André Langevin a posé une condition à l'acceptation de ce prix: pouvoir le recevoir à sa manière, dans le silence. Absent donc de la cérémonie de remise des prix, absent aussi des capsules télévisées préparées pour présenter les lauréats, absent même dans le témoignage de ces lignes.

Mais totalement présent encore dans la littérature, ce que le prix Athanase-David veut souligner cette année (plusieurs années en retard, chuchotent certains qui auraient voulu que cette consécration lui soit remise bien avant).

«Dans le restaurant, tous les hommes n'avaient d'yeux que pour elle. Les visages fermés, rudes considéraient calmement ma femme qui, entre deux bouchées, soutenait ces regards avec une tranquille assurance. Chez elle, les hommes n'avaient pas ce paisible sans-gêne, sans doute parce qu'ils ne se connaissaient guère entre eux. Mais ici, les hommes se sentaient fort des limites de leur ville. En somme j'étais venu chercher leur argent; cela leur donnait presque le droit de déshabiller ma femme. J'évitais de les regarder», écrit le romancier dans *Poussière sur la ville* (Prix du Cercle du livre de France en 1953), le «classique» de Langevin.

Né à Montréal à l'été de 1927, André Langevin passe le plus clair de son enfance en institution, une expérience qui imprimerait sa marque non seulement chez l'individu, mais aussi dans l'œuvre.

Journaliste responsable des pages littéraires du *Devoir* de 1945 à 1947, il passe à *Notre temps*, où il exerce ses talents de chroniqueur. Il œuvre ensuite à



Il y a plus de vingt ans, André Langevin s'est retiré de la scène publique.

la radio de Radio-Canada à titre de rédacteur, puis de réalisateur.

Les écrits d'André Langevin se concentrent entre 1951 et 1974, une vingtaine d'années à l'intérieur desquelles il livre ses cinq romans: *Évadé de la nuit* (Prix du Cercle du livre de France en 1951), *Poussière sur la ville* (adapté pour le cinéma par Arthur Lamothe en 1965), *Le Temps des hommes*, *L'Élan d'Amérique*, *Une chaîne dans le parc*.

S'étonnant et s'insurgeant tous du fait qu'André Langevin n'ait pas encore été décoré du prix Athanase-David, lui dont l'écriture publique s'est arrêtée au milieu des années 70, les auteurs qui ont endossé sa candidature évoquent tous avec respect ce silence dont il s'est volontairement entouré.

«Cet écrivain de la solitude et du secret refuse

toute concession à la médiocrité du monde médiatique qui pourrait le faire connaître davantage», écrit Marie-Claire Blais, elle-même lauréate du prix Athanase-David en 1982. «Je désire au mieux témoigner de mon admiration fervente pour un écrivain qui fut précoce et est devenu presque méconnu, poursuit le poète et essayiste Jacques Brault, prix Athanase-David 1986. Peut-être à cause de ses silences que pour ma part j'attribue à une terrible exigence ainsi qu'à une blessure secrète et douloureuse, à la fois source d'inspiration et cause de mutisme.»

L'auteur et critique littéraire Gilles Marcotte, lui-même récipiendaire de ce prix tout juste un an avant Langevin, parle de l'écrivain comme de «l'auteur d'une œuvre importante, une de celles qui

ont inauguré au Québec la modernité romanesque, et plus encore, une œuvre que, depuis sa création, on n'a cessé de lire, d'interroger, de soumettre à toutes sortes d'éclairages critiques». «Si l'auteur de *Poussière sur la ville* n'a pas encore reçu cet honneur, c'est, me semble-t-il, qu'il ne bénéficie pas, comme les écrivains professeurs, universitaires, de l'appui d'une institution. Il est grand temps de réparer cette omission.»

Autour de son œuvre, qu'on a souvent dite penchée sur la solitude, on a évoqué la souffrance, la mort, la justice. À travers l'écriture de romans, il a aussi goûté au théâtre (*Une nuit d'amour*, créée en mars 1954 au Gesù, est la première pièce québécoise montée par le Théâtre du Nouveau Monde; aussi *L'Œil du peuple* en 1957) et à la rédaction de nouvelles.

Après Jacques Godbout (Athanase-David 1985), qui donne comme fonction aux Prix du Québec celle de «réveiller les mémoires et les consciences» endormies, citons de nouveau Marie-Claire Blais, qui voit en André Langevin un «grand écrivain moderne, d'une sensibilité exceptionnelle, au drame humain, écrivain qui me semble dans la lignée de grands écrivains tels que [Georges] Bernanos et Hermann Hesse».

Dans un des derniers textes qu'il a écrits, publié dans *La Presse* en 1975, André Langevin dit, à propos de la littérature et de sa place dans la société: «Il est certain qu'une société qui ne permet plus d'avoir vingt ans, parce qu'elle a tout perverti avant que la révolte soit possible, est une société d'assassins, et de la pire espèce qui se puisse concevoir, une société d'infanticides. Peut-on croire encore à la littérature dans une telle société? Je réponds oui, sans hésiter, parce que l'espérance ne peut naître que des mots que quelqu'un a su faire vibrer dans l'âme d'un autre, de cette communication anonyme et sans réponse qui peut changer une vie, sinon la vie, et qui redonne au langage un poids, un sens, une dignité et, peut-être... une espérance.»

Sa littérature propre à certes encore un poulx, et ils seront nombreux à applaudir cette reconnaissance longtemps attendue. À Jacques Brault le mot de la fin, lui qui rappelait pour souligner la durée de vie de l'œuvre de son ami Langevin, que «vient un temps où une œuvre se détache de son auteur et même de son époque pour vivre de sa vie propre».

La culture,
une passion
qui se développe

SODEC

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT
DES ENTREPRISES CULTURELLES

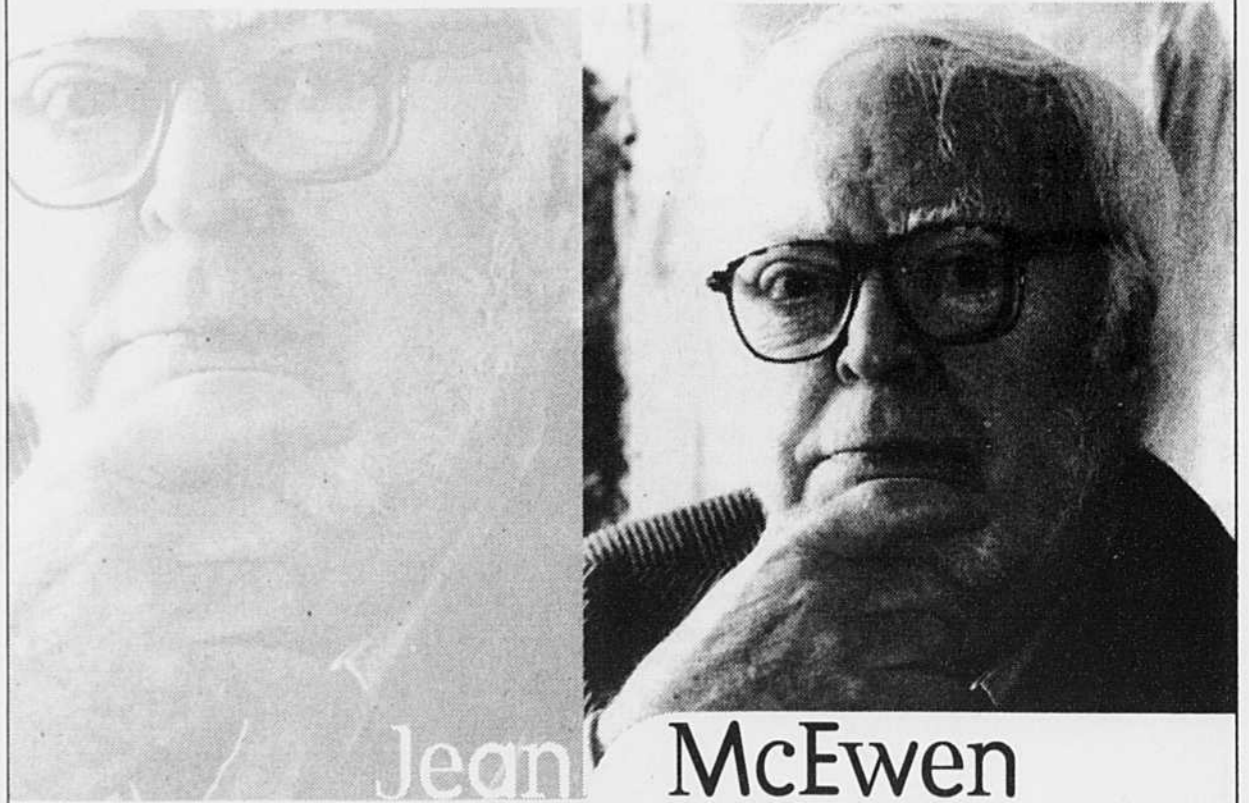
Québec ■■

LA FACULTÉ DES BEAUX-ARTS

DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA

FÉLICITE

CHALEUREUSEMENT



Jean McEwen

PROFESSEUR

À LA FACULTÉ

DURANT LA PÉRIODE 1983-1993

POUR AVOIR

OBTENU LE

PRESTIGIEUX PRIX

PAUL-ÉMILE-BORDUAS 1998

UNIVERSITÉ
Concordia

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Gérard-Morisset

Un ethnologue sur le terrain

Jean-Claude Dupont cherche à comprendre la structure qui sous-tend l'outil, la technologie à laquelle il appartient

VINCENT DESAUTELS
COLLABORATION SPÉCIALE

Un de ses anciens étudiants m'avait dit de Jean-Claude Dupont, professeur titulaire en ethnologie au département d'histoire de l'Université Laval: «Tu vas voir, en deux minutes il t'aura fait raconter ta vie.»

Jean-Claude Dupont a l'ethnologie dans le sang, en particulier le travail de terrain: c'est le fondement de sa démarche, le seul aspect, dira-t-il, auquel il croit vraiment. «Un ethnologue qui ne fait pas de terrain? rien à faire...», laisse tomber cet universitaire qui cherche avant tout à développer la curiosité de ses étudiants.

Au lendemain de l'entrevue, le cours qu'allait donner l'ethnologue ne visait qu'une chose, témoin de son obsession de l'enquête sur le terrain: «Montrer aux étudiants comment faire parler une maison. Il faut qu'ils apprennent à comprendre ce qu'on peut en tirer quand on sait observer. Il y en a qui l'ont tout de suite, qui savent voir. Chez d'autres, c'est plus ardu.»

Lui-même soutient que cette facilité à faire parler les objets, mais surtout les gens, lui vient de ses origines rurales. Né en 1934 à Saint-Antonin, près de Rivière-du-Loup, Jean-Claude Dupont a toujours gardé un profond attachement pour ses racines. Le jeune étudiant qu'il était au début des années soixante avait d'ailleurs un rendez-vous inattendu avec le destin. Le premier contact avec le milieu universitaire lui était apparu difficile, se souvient-il: «J'arrivais de la campagne et j'étais confronté à la grande culture. Je m'exprimais mal, on me corrigeait, on me reprenait...» Jusqu'au jour où un ami l'invite à assister à un cours d'ethnologie: ce fut la révélation. «On y valorisait la culture populaire! Pour moi et d'autres qui venaient de la campagne, c'était à la fois gratifiant et très facile: on n'avait qu'à retourner dans nos régions. D'autant plus que mes parents tenaient un magasin général et qu'on avait l'habitude de parler avec les gens.

Alors j'y retournais et je faisais parler ou chanter les clients.»

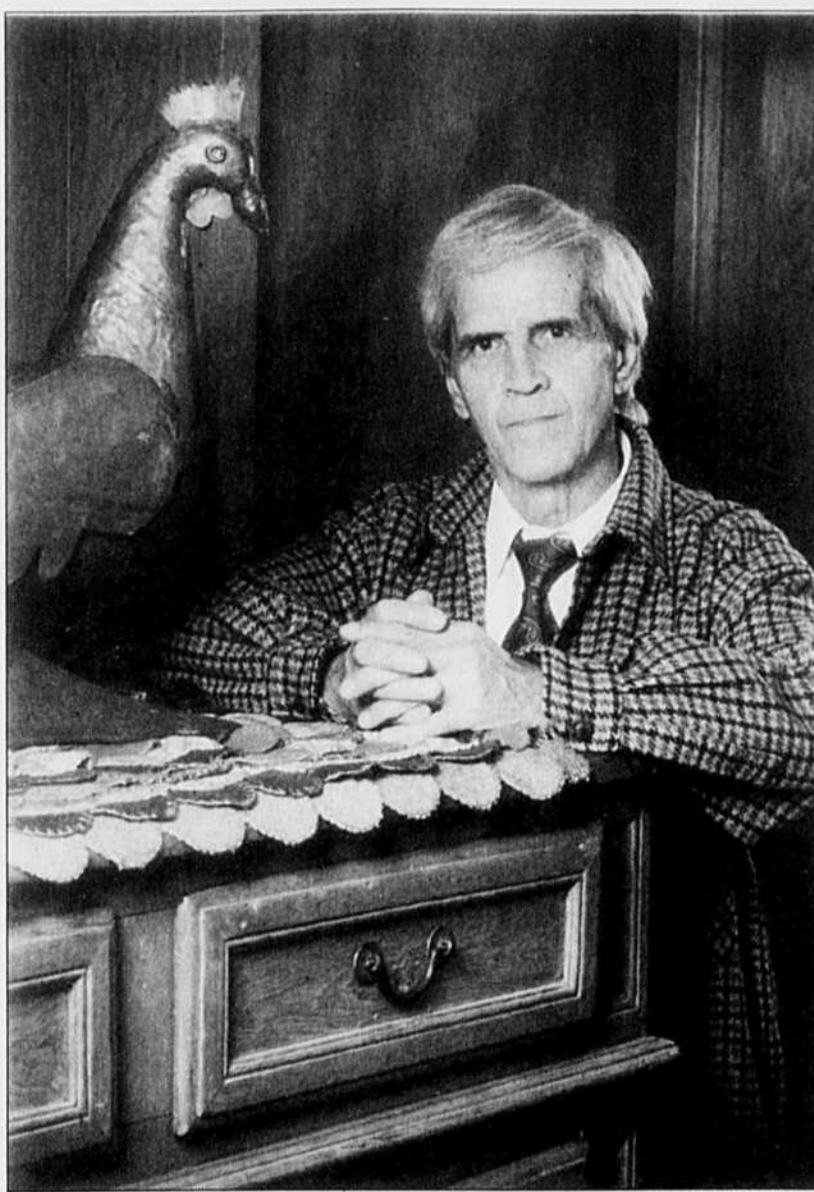
Ses premiers grands travaux universitaires s'intéressent justement à des réalités qui lui sont familières. Son mémoire pour le diplôme d'études supérieures, en 1966, se penche sur l'artisan forgeron et ses traditions, alors que sa thèse de doctorat poussera plus loin en couvrant les traditions des métiers du fer dans la société québécoise. Pourquoi la forge? Simplement parce que le voisin, mais aussi le beau-père, étaient tous deux forgerons et fournissaient à l'ethnologue en devenir ses premiers documents de recherche.

Jean-Claude Dupont ne s'est pas pour autant contenté de répertorier ce qu'il connaissait déjà de son lieu d'origine. Au milieu des années soixante, il a occupé le poste de professeur de folklore à la Memorial University de Saint-Jean, Terre-Neuve, et il en a profité pour fouiller ce terrain nouveau. «À l'époque, sur 625 milles de route, il n'y en avait que trois d'asphaltés. Mais il y avait un bateau qui reliait tous les ports pour livrer le Coke ou le lait Carnation. Je me suis mis à enquêter auprès de ces gens.»

Avec pour résultat une publication, *Contribution à l'ethnographie des côtes de Terre-Neuve* (1968). Même chose quand par la suite le jeune professeur se retrouve à enseigner à l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick: il y a jeté les bases de deux de ses publications importantes, à savoir *Héritages d'Acadie* (1977) et *Histoire populaire d'Acadie* (1979). Jean-Claude Dupont y a découvert une culture plus variée qu'au Québec, dont il parle encore aujourd'hui avec beaucoup d'admiration.

Revenu au Québec en 1968, Jean-Claude Dupont amorce une carrière à l'Université Laval comme professeur d'ethnologie du Québec et de l'Amérique du Nord. Il s'oriente rapidement vers un pan moins développé des études ethnologiques, devenu depuis sa spécialité: la culture matérielle, celle qui s'intéresse aux objets, aux gestes qu'ils complètent, aux technologies dans lesquels ils s'inscrivent.

Qu'est-ce qui motivait un tel choix?



Jean-Claude Dupont, un spécialiste de la culture matérielle qui s'intéresse aux objets et aux technologies dans lesquelles ils s'inscrivent.

«C'est qu'il y avait un poste! ironise Jean-Claude Dupont avant d'enchaîner: La tradition orale était déjà très étudiée et je croyais qu'il y avait quelque chose à faire du côté de la culture matérielle. Avant moi, on s'intéres-

sait aux objets à la façon des antiquaires. Je considère pour ma part que l'objet s'inscrit dans une technologie et qu'il faut le rattacher au geste humain: il n'y a pas d'objet gratuit, ils répondent tous à un besoin, que ce soit pour la chasse, la pêche, l'agriculture... Il y a d'abord le geste, puis l'objet complète le geste. Je cherche à comprendre la structure qui sous-tend l'outil, la technologie auquel il appartient.» De cette façon, l'ethnologue pense être en mesure de mieux comprendre l'homme et la femme et les liens qu'ils entretiennent avec leur milieu de vie.

Cette démarche qui s'attarde à la culture technologique pousse Jean-Claude Dupont à retourner loin dans le passé, ce qui tient de l'évidence dans un tel champ d'étude, mais aussi à devenir très proche des technologies actuelles. Car l'entreprise n'a rien de nostalgique, elle ne vise pas à valoriser une manière de faire passiste par rapport à celles du présent. «Mais la science populaire, le fait de savoir qu'on fait ça de telle manière avec tel outil, en vient inévitablement à disparaître», déplore l'ethnologue. Aussi se réjouit-il quand il voit qu'on en arrive à faire quelque chose avec ce savoir, par exemple des économusées comme la Papeterie Saint-Gilles, qui maintiennent vivantes d'anciennes façons de faire.

Jean-Claude Dupont veille aussi à ce que l'héritage du passé ne s'oublie pas trop vite. On lui doit entre autres des recueils de contes et légendes, comme *Le Légendaire de la Beauce* (1974) et les *Contes de bûcherons* (1976). Mais il a depuis plusieurs années une autre manière bien à lui de perpétuer cet esprit des aïeux: Jean-Claude Dupont l'ethnologue se double d'un Jean-Claude Dupont peintre qui, dans un style naïf, illustre les vieux récits qu'il a glanés çà et là. Ses toiles ont été exposées dans nombre de musées québécois, en France et jusqu'à Moscou. «Je le fais d'abord pour m'amuser, confie-t-il. J'ai du plaisir à essayer de reconstruire l'univers des légendes, cette histoire populaire du Nouveau Monde, littérature avant l'écriture, qui se nourrit des peurs et de l'imaginaire.»

Le GALA des Prix du Québec 1998



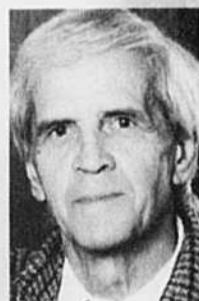
Télé-Québec

Dimanche 6 décembre à 20h

Un hommage à des gens originaux, audacieux, remarquables dans les domaines des arts et de la science.

Une présentation du
MINISTÈRE DE LA CULTURE
ET DES COMMUNICATIONS
et du
MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE,
DU COMMERCE, DE LA SCIENCE
ET DE LA TECHNOLOGIE

LES LAURÉATS



Jean-Claude Dupont
Prix Gérard-Morisset
Patrimoine



Georges Dufaux
Prix Albert-Tessier
Cinéma



Gilles Pelletier
Prix Denise-Pelletier
Arts d'interprétation



Vincent Lemieux
Prix Léon-Gérin
Sciences humaines



Samuel O. Freedman
Prix Armand-Frappier
Développement d'institutions de recherche ou promotion de la science et de la technologie



Ashok K. Vijn
Prix Marie-Victorin
Sciences pures et appliquées



André Langevin
Prix Athanase-David
Littérature



Fernand Daoust
Prix Georges-Émile-Lapalme
Promotion de la langue française



Theodore L. Sourkes
Prix Wilder-Penfield
Recherche biomédicale



Jean McEwen
Prix Paul-Émile-Borduas
Arts visuels

LES GRANDS PARTENAIRES DES PRIX DU QUÉBEC

Québec

ABB

ALCAN

ASSOCIATION CANADIENNE DE L'INDUSTRIE DU MÉDICAMENT

Bell

HITACHI
SYSTÈMES INFORMATIQUES

Hydro
Québec

SAQ

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Léon-Gérin

Passion et rigueur

Dans la francophonie, Vincent Lemieux est une référence obligée sur les partis politiques

ANTOINE ROBITAILLE
COLLABORATION SPÉCIALE

Vincent Lemieux n'est pas un étranger pour le public québécois qui l'a vu et entendu commenter l'actualité politique depuis une trentaine d'années. L'image médiatique, cependant, ne dit pas tout. On ignore généralement que l'homme est responsable du renouvellement de l'étude du favoritisme politique, de la science des réseaux et des systèmes politiques; qu'il a conçu des outils théoriques d'analyse des lois; et, enfin, qu'il est, dans la francophonie, une référence obligée sur les partis politiques.

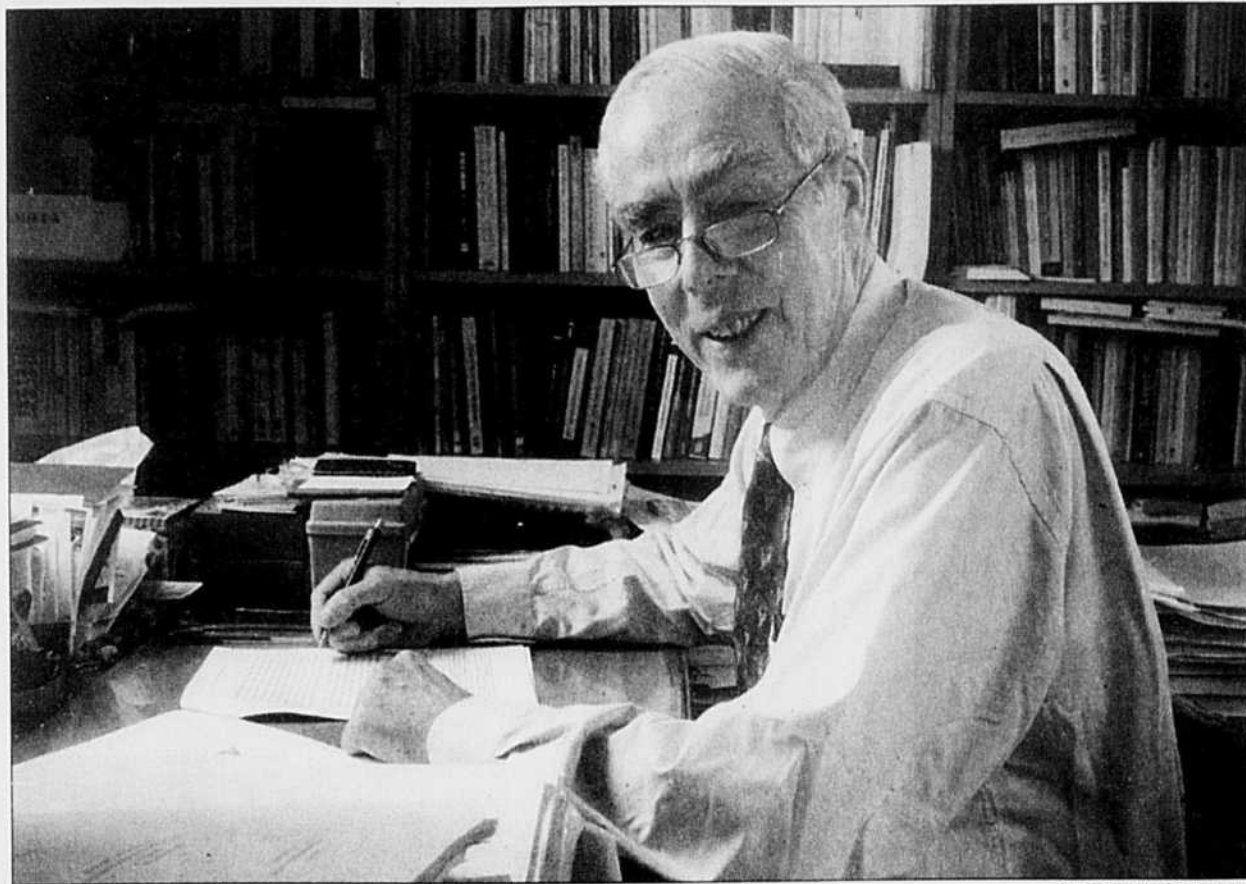
Vincent Lemieux, auteur de 300 articles et d'une trentaine d'ouvrages, est un politologue chevronné, émérite, qui jouit d'une réputation peu commune auprès de ses pairs. Nulle surprise qu'il obtienne le prix Léon-Gérin; d'autant plus que, tout jeune, il tomba d'une certaine façon dans la marmite. Il a été l'élève de sept des précédents récipiendaires du prix qu'il reçoit à son tour!

Sa reconnaissance est d'ailleurs très grande pour les Gérard Bergeron, Fernand Dumont, Guy Rocher etc. «C'est par fidélité à quelques hommes et à quelques femmes, et par admiration pour elles et pour eux, que j'ai continué de chercher sans relâche depuis plus de vingt ans», écrit-il un jour.

La carrière comme expression d'une dette envers ceux qui lui ont transmis un héritage de connaissance: ce penseur réservé, ce «scientifique social» à l'esprit analytique, est homme de grande sensibilité. «Je suis très attaché à mes racines, à ma parenté», confie celui qui avoue simplement «beaucoup valoriser les relations sociales».

Car c'est là sa pente naturelle, voire sa fascination. Toujours très attentif, il fait souvent un objet d'étude de ses salles de cours. Professeur généreux, il a mené 24 étudiants au doctorat et 55 à la maîtrise. Lemieux est un mentor à qui s'applique une phrase du poète Novalis, que lui-même a déjà utilisée pour décrire Fernand Dumont: «Celui à qui je puis apporter l'impulsion d'un désir, d'un penchant indéfini, je lui donne très strictement parlant, la vie.» On comprend pourquoi le prix de la meilleure thèse de troisième cycle de L'Association canadienne de science politique porte son nom.

Le scientifique, qui a été rédacteur en chef du *Carabin*, fameux journal étudiant à Laval, rappelle souvent qu'il a «beaucoup hésité entre les lettres et les sciences sociales», pour lesquelles il opta finalement dans un esprit «d'engagement». Il faut se rappeler



MARC-ANDRÉ GRENIER

Vincent Lemieux est responsable du renouvellement de l'étude du favoritisme politique, de la science des réseaux et des systèmes politiques.

l'époque exaltante où «ces sciences portaient en elles de grands espoirs de progrès». «De plus, raconte Lemieux, le professeur Guy Rocher nous avait dit: le fait que la sociologie soit très peu développée, ce n'est pas un handicap, c'est un défi. C'était stimulant!»

La passion est au cœur des choix de notre scientifique et c'est encore celle-ci qui transpire lorsqu'il parle avec une simplicité authentique de la «jouissance de la création» qu'il éprouve en «élaborant des modèles, des théories qui permettent de mieux comprendre le social». Jouissance aussi de la vulgarisation: Vincent Lemieux est l'auteur de plusieurs titres de collections grand public. (*Songages et démocratie, La décentralisation*)

Chez Lemieux, au demeurant, la passion n'exclut

pas la rigueur. Une rigueur toute mathématique. Et c'est encore avec «son poète préféré», Novalis, qu'il nous le dit: «Si nous n'étions pas foncièrement mathématiques, nous ne percevions aucune différence.» Rigueur et logique? «Socio-logique», plus précisément. Car «si l'on ne fait pas de la logique, explique-t-il en reprenant les catégories thomistes, on risque de glisser vers la morale ou la métaphysique.» Et tout cela n'est que littérature? Non, rétorque Lemieux, qui s'accorde avec ceux qui voient en Balzac, et non en Durkheim, «le plus grand sociologue français du XIX^e siècle.»

Celui dont les collègues s'accordent à dire qu'il est «le chercheur qui a le plus contribué à valoriser la dimension scientifique de la science politique» admet donc «facilement» qu'il y a d'autres façons d'appré-

hender l'écheveau du social. Mais lui a opté pour l'exigeante tâche qui requiert un va-et-vient constant entre les idées et le terrain. Il affirme ne pas pouvoir «s'enfermer dans la théorie». «J'ai toujours besoin de me référer au terrain et à l'empirie. Mais je suis au reste incapable de me confiner à l'empirie.» Il se réfère à Bachelard, professeur français déterminant: «Quand on rationalise, il faut expérimenter; quand on expérimente, il faut rationaliser.»

Rigueur, logique, mathématique, empirie, théorie... Tout cela n'exclut pas l'inventivité, explique Lemieux, en citant le conseil d'un de ses maîtres, le grand anthropologue Lévi-Strauss: «Allier la plus grande audace théorique à l'étude la plus minutieuse des faits.» Ainsi à la fin des années soixante, à partir d'études empiriques dans l'île d'Orléans, il met au jour le fait surprenant que les gens approuvent le favoritisme, n'y voyant pas un procédé contrevenant à la morale, «sauf lorsqu'il y a excès». Comparant ses résultats à des données africaines et étatsuniennes, il parvient à théoriser le propos. La même combinaison d'empirie et de comparaison fera la renommée de plusieurs de ses travaux. Ses thèses sur les partis, par exemple, présentées dans *Systèmes partisans et partis politiques* (1985). Il en va de même de sa mise en théorie des «coalitions et des réseaux» dans la formation des politiques publiques, notamment en santé.

Puisant aux sources de la sociologie, de l'anthropologie et des mathématiques, Vincent Lemieux a jeté un éclairage neuf sur des sujets classiques. Son ouvrage où il analyse et compare les différentes incarnations du Parti libéral du Québec (1989) à travers son centenaire d'histoire a fait date.

Au reste, durant sa retraite, il entretient d'adopter «d'autres modes d'appréhension du social». «Je vais sûrement écrire des essais.» Dont un portant sur une autre dimension de sa carrière, celle de son engagement, fin des années 70, début 80, dans le processus de réforme électorale. Une demi-victoire à propos de laquelle il reste un peu amer. Car si les changements sont graduellement venus quant à la redistribution de la carte électorale et au financement des partis politiques, le mode de scrutin, lui, est resté le même, sa proposition de «proportionnelle territoriale» ayant été reléguée aux oubliettes. «La seule occasion de relancer le débat serait que le Parti libéral perde avec une majorité des voix» disait-il, avant que se produise ce que l'on sait, le 30 novembre dernier!

Comme si l'histoire politique, à son tour, voulait lui rendre hommage.

Il existe
un art
du bien vivre.

L'étincelle créatrice illumine

tout ce qu'elle touche.

À tous ceux et celles
qui mettent de la couleur

dans nos vies,

nous disons

BRAVO !



Groupe Banque Scotia

L'Université Laval

rend hommage

aux récipiendaires

de tous les prix

du Québec et plus

particulièrement à

Vincent Lemieux

Prix Léon-Gérin

Jean-Claude Dupont

Prix Gérard-Morisset

Leur oeuvre témoigne

d'une ouverture sur le monde

et de la contribution de l'Université Laval

au développement de la société québécoise

Animée d'une culture de l'exigence

l'Université Laval est fière de compter

sur ces éminents chercheurs

qui participent à l'avancement

des connaissances en formant

des personnes compétentes et novatrices

qui seront la société de demain

UNIVERSITÉ
LAVAL

LE SAVOIR DU MONDE
PASSE PAR ICI

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Albert-Tessier

L'œil aux aguets

Le cinéaste Georges Dufaux a capté les bouillonnements comme les dérives de notre monde en mutation

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Georges Dufaux est un homme courtois qui aime se décrire comme un artisan et ne souffre pas — qu'il en soit loué — de cette hypertrophie de l'égo qui caractérise tant de créateurs. L'interviewer, c'est s'incliner devant sa simplicité, se dire en aparté qu'il mérite amplement l'estime dont il jouit partout.

Quand on remonte le cours de sa carrière, c'est le parcours de notre septième art qui s'inscrit en filigrane, les années de gloire de l'ONF, son déclin aussi, c'est la Révolution tranquille, puis l'éclatement d'un monde en mutation dont il a capté les bouillonnements comme les dérives.

Georges Dufaux fut un œil témoin de notre société à travers les quelques 130 films sur lesquels il fut directeur photo pour nos cinéastes marquants comme Léa Pool, Francis Mankiewicz, André Forcier, Michel Brault, etc. (Œil témoin encore plus dans la quarantaine de documentaires qu'il a dirigés lui-même, mettant le doigt sur les plaies ouvertes du Québec: l'éducation, la santé, le sort réservé au troisième âge. Une exigence, un sens du métier, une façon de s'effacer devant le propos, l'image à rendre, un respect, une souplesse dans le regard, dans la qualité de l'écoute; le prix Albert-Tessier vient récompenser cette année un homme de terrain et de grand talent en plus d'un apôtre extrêmement consciencieux du cinéma direct qui méritait cent fois cet honneur.

Il dit qu'on ne se blase pas de l'aspect magique du cinéma, de tous ces éléments disparates tournés dans des conditions différentes tout à coup mis en place pour produire un film. Il ajoute qu'il n'y a pas de recettes, de modes, très peu de règles en somme et que le cinéma est toujours à réinventer, d'où le charme, d'où la passion qui ne meurt jamais.

Les documentaires qu'il a tournés — on pense à *A votre santé* tourné en 1974 sur l'urgence d'un grand hôpital de la région de Montréal ou en 1983 aux *Enfants des normes* sur la vie d'une polyvalente — furent une immersion. Dans les deux cas, le patient travail de préparation, de documentation éclatait à l'écran, Dufaux et son équi-

pe campant quasi sur place. Pour *Les Enfants des normes*, ils furent quatre mois à la polyvalente Monseigneur-Parent, vivant la vie de l'école. La manière Dufaux, c'est aussi cette façon de s'attacher à des personnages, de les suivre, sortant un documentaire de la théorie pour lui donner un visage, «prenant une petite fenêtre» pour exprimer un contexte plus général.

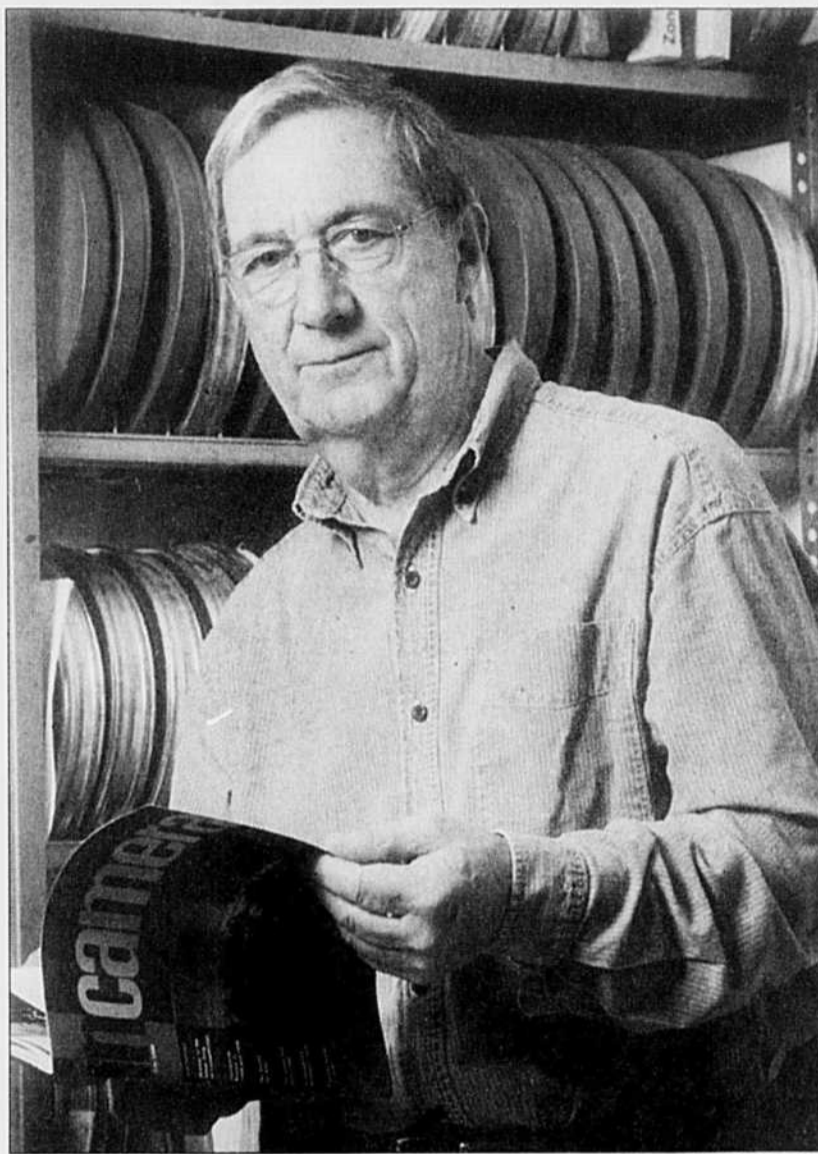
Toute sa carrière, Georges Dufaux aura été à l'ONF, tout en se promenant ailleurs, directeur photo sur les longs métrages des autres, gardant un pied à l'intérieur de l'institution, un autre à l'extérieur, y trouvant son équilibre. Le déclin de l'ONF, il affirme en être responsable comme tous les autres, d'autant plus qu'il y dirigeait le programme français de 1986 à 1988. «On n'a pas réussi à s'adapter au changement», soupire-t-il.

Souvent, les regards les plus aiguisés posés sur le Québec le sont par des gens venus d'ailleurs. Georges Dufaux est né en 1927 à Lille, en France, de parents d'origine suisse. Son père était photographe, d'où cette vocation de l'image partagée aussi par son frère Guy, également directeur photo établi au Québec.

L'ONF a attiré Georges Dufaux ici, et lui aura donné le cadre principal de sa vie professionnelle. Voulant devenir cameraman, il a d'abord fait un apprentissage à l'école Louis-Lumière. «J'ai appris à tourner avec une caméra à main levée en enroulant la pellicule autour des cadres, explique-t-il. En France, à l'époque, on avait une approche historique de l'enseignement. Il fallait apprendre le métier des pionniers avant d'avoir accès à la technique. Disons qu'à côté de cette rigidité, le Québec devait apparaître par la suite doté d'un extraordinaire esprit d'ouverture.»

Après avoir étudié à l'École nationale de photographie et de cinématographie de Paris, il est parti au Brésil de 1953 à 1956 où il a dirigé les laboratoires de la Compagnie industrielle cinématographique. Une parenthèse dans sa vie. En fait depuis la France, il rêvait de travailler à l'ONF, la réputation de l'organisme et de sa figure de proue McLaren ayant traversé l'Atlantique.

En 1956, il frappe à la porte de l'Office, qui avait alors pignon sur rue à Ottawa. Mais on n'y engageait pas d'étrangers.



MARC-ANDRÉ GRENIER
Le prix Albert-Tessier vient récompenser cette année un homme de terrain doublé d'un apôtre du cinéma direct.

Georges Dufaux est quand même arrivé au bon moment puisque quelque temps plus tard, les studios déménageaient à Montréal et cette équipe en grande partie anglophone chercha alors à engager des techniciens qui parlaient français.

Georges Dufaux a trouvé un poste d'assistant cameraman.

À l'instar de Michel Brault, il a fait ses classes à travers *Candid Eye*, l'école de la rue, de la liberté aussi, tant les cameramen avaient une marge de manœuvre pour tâ-

ter de l'expérimentation. L'ONF, il l'aura vu changer tout au long de sa carrière. Au départ donc, on y parle surtout anglais dans les corridors, puis ça se métisse, comme on dit. C'est le début du 16 mm et de la télévision. Les cameramen, conservateurs, ne veulent pas y toucher. Georges Dufaux devient rapidement cameraman en explorant ces nouveaux supports.

Lui qui a connu l'école du direct avec des équipes souples et une économie de moyens, trouve aujourd'hui que le cinéma est devenu bien lourd et le nombre de jours de tournage bien restreint, collé à l'école américaine. «Les groupes qui travaillent en cinéma se sont surprotégés, estime-t-il. La machine est devenue figée. En fiction, il n'y a plus beaucoup de place pour la liberté.»

Ca tombe bien, s'il assure l'image dans les films de fiction des autres, son travail de réalisateur en est un de documentariste (à une seule exception près dans sa carrière, la comédie *C'est pas la faute à Jacques Cartier* coréalisée en 1967 avec Clément Perron).

«J'ai toujours pensé qu'il fallait faire des films sur des sujets qui traduisent une réalité sociale», explique ce cinéaste engagé qui questionna notre système d'éducation, de santé. *Au bout de mon âge* et *Jardins d'hiver* furent une porte ouverte au milieu des années 70 sur le drame des aînés dont une société n'a que faire.

S'il a posé un regard sur le Québec, Georges Dufaux s'est aussi penché sur l'autre, l'immigrant, l'étranger dont il partage le déracinement. Il y a quelques années, il réalisait le lancinant *Voyage illusoire*, exploration sensible de l'univers de la romancière québécoise d'origine chinoise Ying Chen qui l'a entraîné à Shanghai, de retour en cette Chine dont il avait déjà exploré l'intimité rouge en 1980 avec la série *Sur la voie*. «Le documentaire permet de changer d'idée en cours de route, de garder une souplesse, estime-t-il. Un luxe que l'on peut si rarement se payer en fiction.» À 71 ans, Georges Dufaux est toujours par monts et par vaux, tenant la caméra pour l'un et pour l'autre, rêvant à ses futurs documentaires, découvrant de nouveaux univers au détour, loin de la retraite, actif et enthousiaste comme jamais.

L'OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA
rend hommage aux lauréats des Prix du Québec 1998
et tout spécialement à

GEORGES DUFaux

Prix Albert-Tessier
pour l'excellence de son
œuvre cinématographique

PARMI SES RÉALISATIONS ...



Un des réalisateurs de films documentaires les plus réputés du Québec, **Georges Dufaux** est aussi directeur photo et monteur. Cette carrière, qui s'étale sur plus de trois décennies, a contribué étroitement à l'essor de notre cinéma.



Hôpital général juif
Sir Mortimer B. Davis

Hôpital d'enseignement
de l'université McGill



En reconnaissance du travail exceptionnel du



Dr. Samuel O. Freedman, O.C., M.D.

Directeur de recherche
Institut Lady Davis de recherches médicales
Hôpital général juif - Sir Mortimer B. Davis

S'associent à l'ensemble des Québécois
afin d'exprimer leur fierté quant à la contribution du
Dr. Samuel O. Freedman dans le domaine scientifique

Sénateur E. Leo Kolber
Président de l'Hôpital général juif - Sir Mortimer B. Davis
et les membres du conseil d'administration

M. Henri Elbaz
Directeur général de l'Hôpital général juif - Sir Mortimer B. Davis
le personnel de l'Hôpital général juif et de l'Institut Lady Davis

Dr. Mark A. Wainberg
Directeur scientifique de l'Institut Lady Davis de recherches médicales

Mme Neri Bloomfield
Présidente de la Fondation ELDEE

• PRIX DU QUÉBEC •

Prix Marie-Victorin

Comprendre les messages de la nature

Chimiste et physicien, Ashok Vijh a consacré sa carrière à comprendre le phénomène de l'électricité

CLAUDE LAFLEUR
COLLABORATION SPÉCIALE

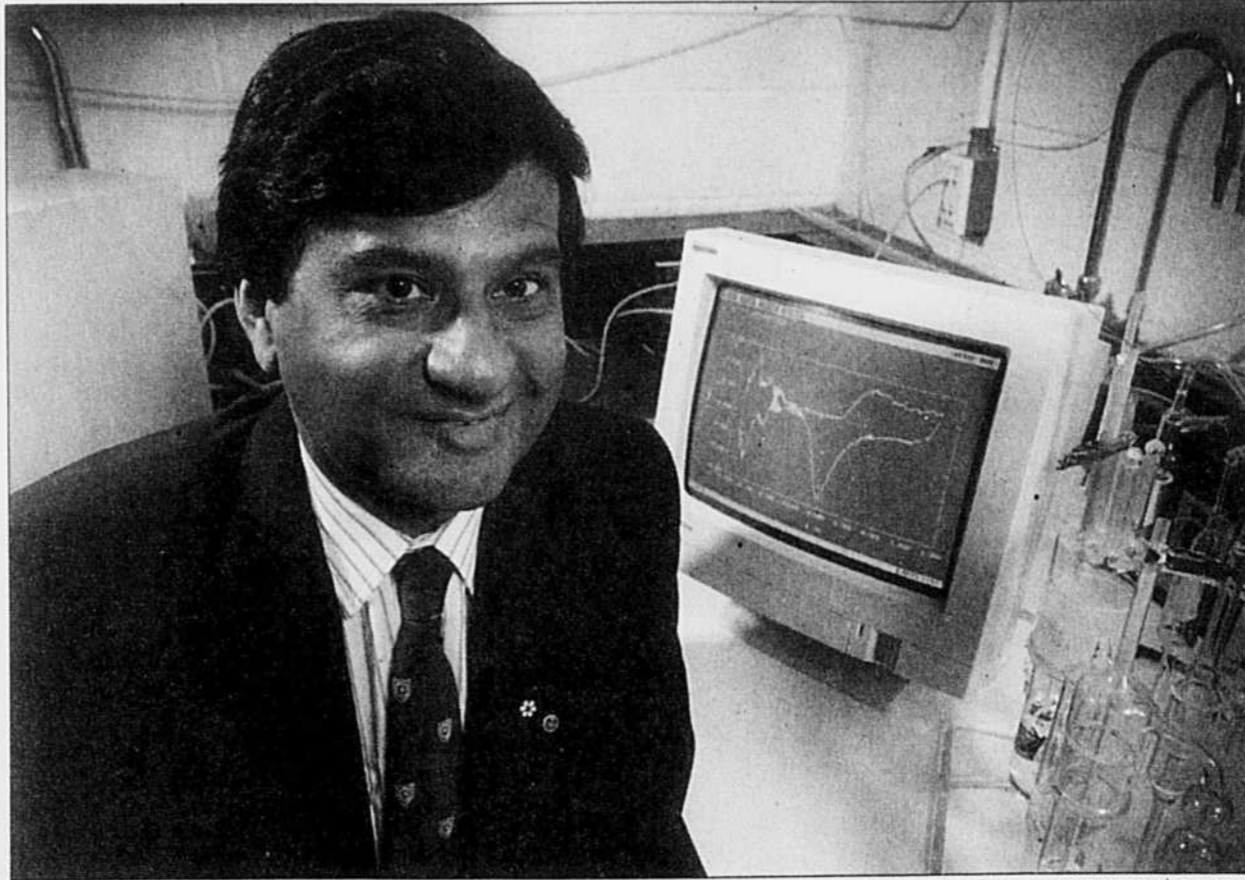
Depuis trente ans, Ashok Vijh œuvre comme scientifique à l'IREQ, l'Institut de recherche d'Hydro-Québec. Il est renommé mondialement à la fois comme chimiste et comme physicien, puisqu'il s'est consacré à l'électrochimie, un domaine de la chimie qui s'intéresse au transfert de l'électricité à travers des interfaces. Il se voit octroyer le Prix Marie-Victorin pour avoir consacré sa carrière à comprendre ce phénomène qui est au cœur de l'utilisation de l'électricité.

Originaire de l'Inde, M. Vijh raconte qu'il en est venu à faire une carrière en science... par défaut! En fait, il aurait préféré se consacrer à la philosophie ou à la réflexion sociale et politique, sujets qu'il maîtrisait déjà jeune étudiant. Mais son père, haut fonctionnaire, faisait pression sur lui pour qu'il œuvre dans la fonction publique ou aux affaires étrangères. Le jeune Vijh a cependant choisi la science, avec l'espoir de pousser ses capacités en faisant «quelque chose de créatif, d'original et d'intellectuellement excitant».

Durant ses études, Ashok Vijh était bien davantage intéressé par les débats politiques et philosophiques et par la littérature — domaines pour lesquels il a d'ailleurs reçu plusieurs médailles — que par la science. «J'ai toujours réalisé qu'une carrière scientifique, en plus d'être un exercice intellectuel comme je le souhaitais, me laissait libre de participer à de grands débats au niveau de l'épistémologie, de la connaissance et de la politique.» Et s'il a choisi la chimie, c'est encore là «par défaut» puisque c'était tout simplement la matière pour laquelle il avait les meilleures notes.

M. Vijh a ainsi complété ses études à l'Université d'Ottawa, où il a obtenu son doctorat en chimie. Puis, en 1966, il est devenu chimiste principal pour la firme américaine Sprague Electric. Là, il est entouré de physiciens, ce qui l'amène à s'intéresser à la physique de l'état solide. De la sorte, sa carrière prend un tournant majeur en s'orientant davantage vers la physique.

Le Dr Vijh indique que l'électrochimie est à la base de nombreuses applications dans l'industrie et que ses travaux fondamentaux ont eu de grands impacts dans trois domaines, soit la conversion et le stockage de l'énergie, l'industrie électrochimique traditionnelle et les barrières électriques utilisées



Ashok Vijh s'est consacré à l'électrochimie, un domaine de la chimie qui s'intéresse au transfert de l'électricité à travers des interfaces.

en électricité (disjoncteurs, fusibles, etc.). Or, il s'agit là de volets vitaux pour nous car, comme il le dit élégamment, «l'électricité, c'est comme le sang dans le corps du Québec».

En 1969, le gouvernement crée l'IREQ, afin d'en faire une vitrine pour montrer l'excellence scientifique québécoise sur la scène mondiale. Le fondateur de l'institut, Lionel Boulet, recourt immédiatement aux services de M. Vijh pour mettre sur pied et diriger un groupe de recherches en électrochimie. En même temps, on lui offre le poste de professeur invité et de directeur de thèse pour le troisième cycle à l'INRS-Energie de l'Université du Québec. Le chercheur occupe d'ailleurs ces deux fonctions depuis trente ans.

Les travaux qu'il réalise à l'IREQ donnent nais-

sance à un tout nouveau domaine: la physique électrochimique, qui permet de nouvelles interprétations de plusieurs phénomènes électrochimiques. «En appliquant les concepts de la physique de l'état solide à l'étude de l'électrochimie, explique-t-il, j'ai montré que le métal réagit avec l'électrolyte pour former une couche solide semi-conductrice. J'ai nommé cette situation la surface démetallisée.»

En 1973, il publie son œuvre majeure — *Electrochemistry of Metals and Semiconductors* —, un livre acclamé par ses collègues du monde entier et qui lui a valu le prix Lash-Miller de l'Electrochemical Society. Ses travaux fondamentaux ont en outre d'importantes applications sur divers champs du génie. Pour ces raisons, le Dr Vijh est aussi bien considéré comme chimiste que physi-

icien et ingénieur, et il est par conséquent «Fellow» des plus prestigieuses associations de ces trois disciplines.

«J'aime beaucoup cette liberté intellectuelle avec laquelle je puis passer facilement de la chimie à la physique et à l'ingénierie, dit-il. Voyez-vous, lorsque la nature nous présente un problème, celui-ci n'est pas là pour les physiciens, ou pour les chimistes ou pour les ingénieurs... il faut plutôt qu'on l'examine selon tous ces points de vue. Et étant donné que j'ai développé une facilité en regard de plusieurs champs — y compris quelques aspects théologiques — cela m'a donné beaucoup de facilité intellectuelle pour étudier un problème.»

Par la suite, il applique son concept en électrochimie à un autre domaine de la physique, celui des plasmas, ce qui a un impact fondamental sur la théorie de la mécanique quantique. Aujourd'hui encore, le Dr Vijh travaille constamment sur plusieurs problèmes à la fois. Ainsi, il s'intéresse à la théorie derrière la migration de l'eau dans l'argile. «C'est très important, notamment pour les sols pollués, dit-il. Il y a des techniques électrochimiques pour enlever certains contaminants dans les sols, mais la théorie n'est pas développée comme il le faudrait. Ce type de travaux nous permettra entre autres de comprendre comment les terrains glissent... comme cela s'est produit à Saint-Jean-Vianny il y a une trentaine d'années.»

M. Vijh étend maintenant ses intérêts à une vaste gamme de questions dont, pour n'en citer que quelques-unes, l'interaction entre la science et la société, la littérature dans les sciences, les sciences et l'éthique, l'épistémologie, etc. Il a publié des communications sur tous ces sujets, notamment en tant que président du Comité de la science et de l'éthique de la Société royale du Canada, dont il est un membre prestigieux depuis plusieurs années.

Même après 32 ans de carrière scientifique, Ashok Vijh se considère toujours comme un étudiant! «Je me sens comme si je faisais encore et toujours un doctorat. J'ai toujours la même soif de connaître et, chaque fois que je rencontre un problème, ça m'intéresse d'y plonger...» A 60 ans, il envisage de prendre sa retraite... dans 22 ans! «Ma motivation et ma productivité sont les mêmes qu'à 30-35 ans. Je vais donc continuer durant encore de nombreuses années.»

Alcan est toujours attentive aux aspirations de ses partenaires et aux besoins de ses clients. C'est seulement ainsi que naissent les idées qui deviendront les produits de l'avenir.

«On peut aller loin avec une bonne idée.»

Si Alcan est devenue un leader mondial du développement de nouvelles applications dans des secteurs aussi diversifiés que la construction, l'emballage, l'électricité et l'automobile, c'est précisément parce qu'elle met le savoir-faire de ses 33 000 employés — dont 8 000 Québécois — au service de chacun de ses clients, partout dans le monde.

Plus le progrès réduit les distances et abolit le temps, plus il révèle la diversité des sociétés et des cultures, la variété de leurs besoins et de leurs exigences. Alcan doit être capable de s'adapter et d'innover en tout temps, en tous lieux, en toutes circonstances. Pour ce faire, Alcan a le matériau de l'avenir : l'aluminium. Parce qu'avec l'aluminium, les idées prennent forme.

